

**SHEIKH 'ADDA BENTOUNES**  
**الشيخ عطة بن تونيس**



Document tiré du livre *Soufisme, l'héritage commun*, par Cheikh Khaled Bentounes, Zaki Bouzid Edition, 2009.

A l'occasion de la célébration du décès, le 4 juillet 1952 du cheikh El Hadj Adda Bentounes.

4 juillet 2020

# Cheikh 'Adda Bentounes (1898 – 1952)



*Le cheikh Hadj 'Adda - 1946*

*Ci-contre haut : Le jeune 'Adda à l'âge de 19 ans*

*La mer se place au-dessous des continents et  
accepte tout en son sein, propre ou sale.  
Le grand fleuve majestueux ou turbulent ? Elle le  
reçoit et le calme.*

*L'égout de la ville ? Elle le lave et le purifie,  
Jusqu'au cadavre puant dont elle blanchit les os.  
De ses profondeurs, elle nous offre perles et corail,*

*Et de son air, santé et force*

*Morchid n° 52 septembre 1951.*



Présenter le cheikh Hadj 'Adda Bentounes et son œuvre n'est pas une entreprise aisée. Sa fidélité et sa proximité avec son maître, le cheikh Ahmed al-'Alâwî, jusqu'à ses derniers instants, ont façonné, poli et pacifié son âme. Il est devenu un cristal pur aux multiples facettes dont chacune brille d'un éclat singulier. Tous ceux qui l'ont connu ou approché ont gardé de lui un souvenir inaltérable. Cette personnalité immergée dans le divin, enseignant l'éveil et prêchant inlassablement une fraternité à réaliser en l'homme, a suscité des témoignages divers, voire contradictoires. Ceux-ci indiquent la personnalité exceptionnelle de cet homme dont le destin se révèle, dès l'âge de huit ans, face au Maître - encore moqadem - le cheikh al-'Alâwî. Son chemin est tracé : il se donne corps et âme à l'enseignement exotérique et ésotérique qu'il reçoit de son père spirituel.

Alors âgé de dix-neuf ans (1952), Jean Biès a le privilège de le rencontrer à la zâwiya de Mostaganem. Dans *Voies des Sages*, il écrit : « L'avenir allait prouver que l'homme ferait honneur au jeune homme, et le vieillard à l'enfant. Cheikh 'Adda devint un saint et fonda sa demeure dans les "haleines de la familiarité divine". Il est toujours présent en moi, tel qu'en lui-même, coiffé d'un turban, drapé dans son ample djellaba de soie blanche qui, un jour, serait son suaire, et portant autour du cou le chapelet aux quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu dont le centième reste inconnu et imprononçable, désignant les Perfections et les Activités divines, les essences universelles contenues dans l'Essence immanente du monde. En lui se respiraient l'humilité, l'amour, la patience, la bonté, la simplicité ».

## Une naissance prédestinée

'Adda, fils de Ben 'Awda Bentounes et de sa seconde femme Noria Benkharchouche, naît dans une famille modeste et pieuse. Boucher de métier, son père, surnommé al-Malik en raison de son élégance et de sa générosité, est moqadem de la zâwiya shâdhiliyya fondée par le cheikh Qaddûr ben Slimân à Mostaganem.



*Portrait jeune homme à l'occasion de son mariage 1924*

Ben 'Awda annonce un jour, timidement, à son Cheikh : « J'ai eu deux garçons jumeaux ... ». Ce dernier lui répond : « Nous attendons encore que le ciel nous fasse don d'un autre garçon qui s'appellera 'Adda, [prénom d'Adda ben Ghulâm Allâh, Cheikh de la tarîqa dar-qâwiyya-shâdhiliyya enterré à Tiaret] ». « Un autre enfant ! » s'étonne Ben 'Awda. « Oui, il sera un grand pilier dans la voie et répandra le bien parmi les hommes » répondit le Cheikh.

Cadet d'une famille de six enfants, il naît le 29 octobre 1898 à Tjdit, le quartier arabe de Mostaganem et reçoit l'éducation traditionnelle des enfants de l'époque. Son père l'inscrit à l'école du cheikh Belhamîssî où il apprend la lecture, l'écriture, le Coran, les *hadiths*, la jurisprudence (*fiqh*) et la grammaire. A huit ans, le plus instruit de ses frères, Munawwar, lui-même disciple du cheikh al-Bûzaydi, juge utile de l'emmener suivre les enseignements de la zâwiya dispensés par le moqadem al-'Alâwî. Dès lors, 'Adda ne cesse d'assister à ces cours, gagnant par son éveil l'attention et l'amour de son éducateur. Il apprend parallèlement le métier de cordonnier.

Son frère Munawwar quant à lui, est imam et prêcheur, et enseigne le *fiqh* jusqu'à sa mort à la mosquée de sidi Mhamed. Après le décès du cheikh 'Adda, il fait partie du conseil des sages autour du successeur, Hadj el-Mehdî Bentounes.

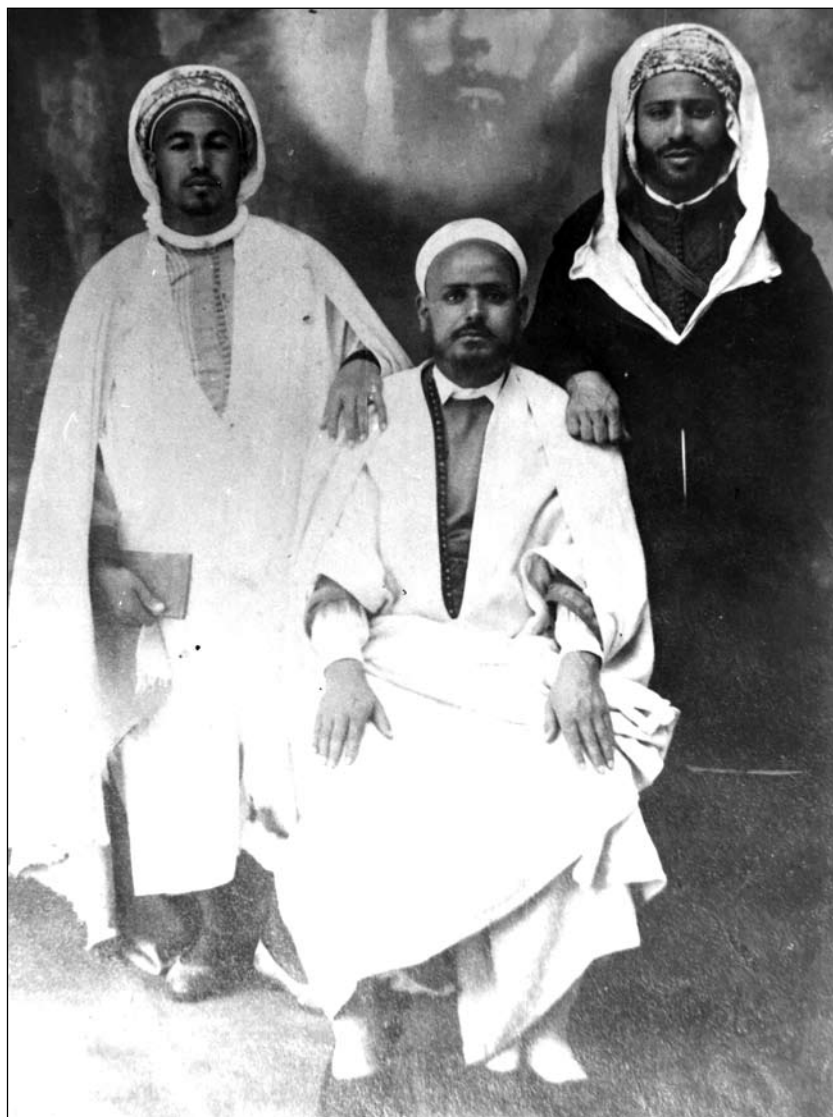
## Le disciple favori

Quand Ahmad al-'Alâwî devient Cheikh de la confrérie, il pose un jour à ses disciples la question de savoir ce qu'ils ont gagné à le fréquenter. 'Adda répond : « Depuis que je fréquente la zâwiya, tout le monde m'appelle "sidi 'Adda". J'ai gagné leur estime et la vôtre ».

Malgré son jeune âge, le cheikh al-'Alâwî s'occupe personnellement de son éducation spirituelle à travers les séances de *dhikr* et les commentaires ésotériques des œuvres de maîtres soufis. Sidi 'Adda apprend également avec facilité à psalmodier le Coran et à chanter le *samâ'*. Grâce à sa belle voix, il devient le meilleur *musammi'* de la zâwiya 'alâwiyya. Il est en réalité, alors qu'il n'a pas encore vingt ans, l'un des plus proches disciples. Il dit plus tard : « J'ai été élevé depuis mon enfance par notre vénéré Cheikh, je connais l'idée, le fond du cheikh al-'Alâwî. Je connais ce qu'il a dit et écrit dans son vrai sens, [...] il m'a éduqué dans son école, il m'a fait vivre sa vie intime, j'ai vécu ce qu'il a vécu. » Appelé à faire son service militaire en 1918, il sert aux 2e et 6e régiments des tirailleurs algériens. À la caserne,

il introduit les enseignements qu'il a reçus à la zâwiya. Il manifeste de la sympathie pour ses camarades soldats, les incite à la bonne conduite, à la pratique religieuse et à l'amour du *dhikr*. On raconte qu'au retour de chaque manœuvre, il marche avec eux en scandant des chants religieux, ce qui lui vaut une mutation disciplinaire.

Démobilisé en 1921 avec le grade de sergent, il retourne naturellement à la zâwiya. Sa mère, désespérée de ne pas le voir revenir à la maison et de ne pas se marier, le supplie « Voici mes bijoux, je les ai gardés pour toi, je te les donne. » « Que ferais-je de tout cet or ? » « Cesse de suivre le Cheikh, fonde un foyer, élève une famille. » « Alors



*Sidi 'Adda jeune étudiant à l'université Zaytûna de Tunis - 1922*



*Acte d'adoption de sidi 'Adda par le cheikh al-'Alâwî*

je te les donne pour que tu me laisses suivre le Cheikh » répond-il.

En 1922, avec l'autorisation du Cheikh, il perfectionne ses connaissances en théologie et en arabe à l'université *Zaytûna* de Tunis, un de ses rêves les plus chers. Mais deux ans plus tard, celui-ci le rappelle pour remplacer le moqadem, son neveu Muhammad Benalioua tombé gravement malade. 'Adda épouse Kheira Benalioua, une nièce du cheikh al-'Alâwî qu'il a adoptée comme sa fille à l'âge de huit ans et élevée dans la plus pure tradition muhammadienne. 'Adda se consacre entièrement à ses charges d'intendant, de rédacteur d'*al-Balâgh al-jazâ'iri* et - privilège convoité par beaucoup - de chauffeur, ce qui lui permet de vivre au plus près du maître.

En 1928, il est de tous les déplacements du Cheikh, notamment au Maroc (Fès, Meknès et Rabat). En 1930, il effectue avec lui son premier pèlerinage à La Mecque puis Médine, et l'accompagne lors des visites que celui-ci fait en Palestine, en Syrie et au Liban.

En 1934, sentant sa fin proche, le cheikh al-'Alâwî l'adopte comme fils et le nomme gérant de tous les biens devant le cadî *hanafite* de Mostaganem (article quatre de l'acte testamentaire KK838, n° 594 de la *Mahakma* de Mostaganem) : « Les biens de toutes natures présentement constitués *Habous* seront gérés par l'honorable Sid Ben-



### ***Les grands centres d'enseignement***

*Les grands centres d'enseignement traditionnel célèbres à l'époque sont au nombre de trois :*

*-La Zaytûna de Tunis construite en 732 par un gouverneur omeyyade*

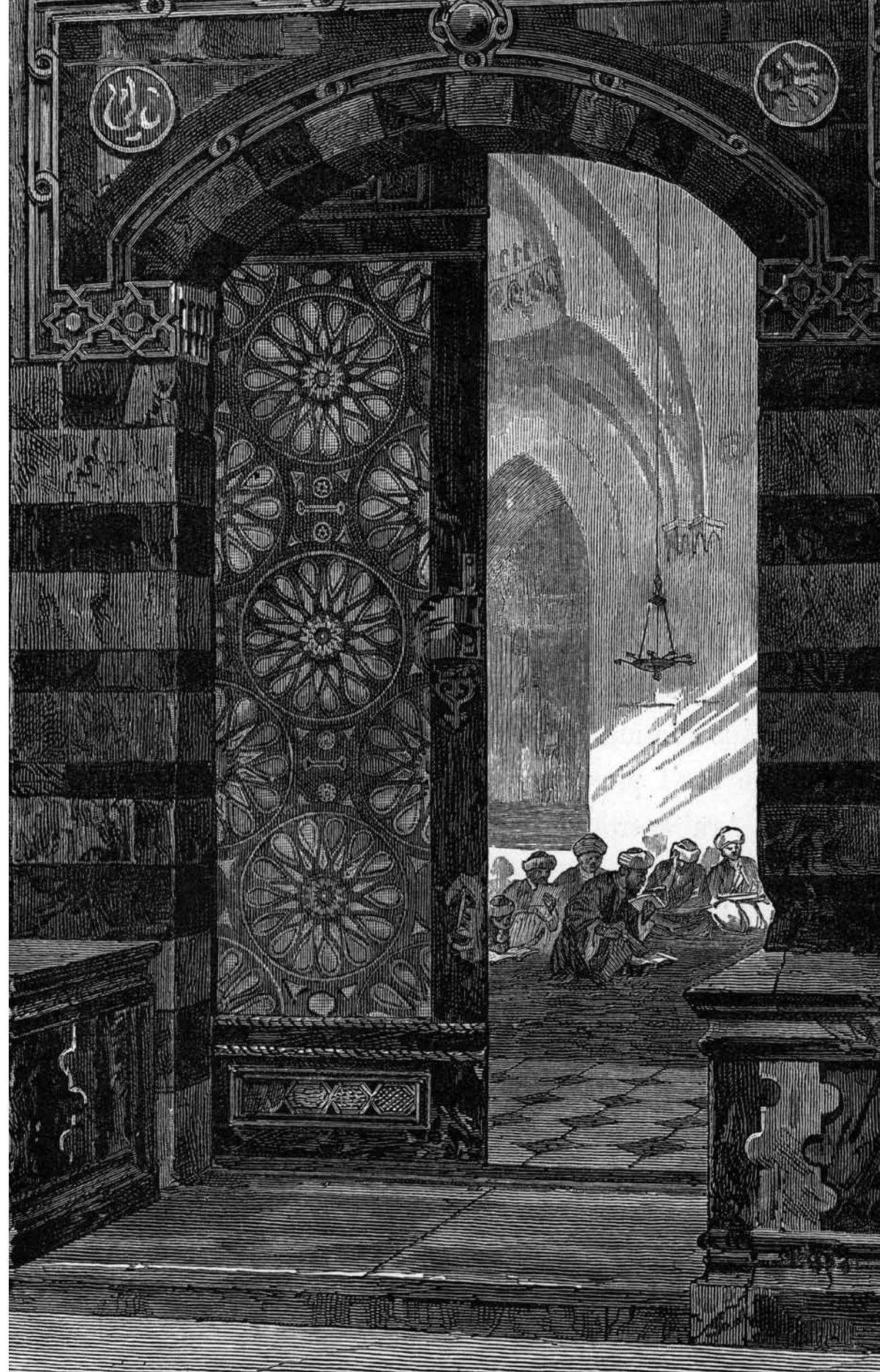
*- La Qarawiyyîn de Fès fondée en 862 par Fâtima al-Fibriyya, surnommée Ummu l-Banîn (La mère des fils). Très croyante et riche héritière de son père kairouanais, elle consacre sa fortune à la construction de la mosquée Qarawiyyîn, lieu historique très important de la ville de Fès. La madrasa qui la jouxte est considérée comme une des plus anciennes universités du monde.*

*Elle commence les travaux le premier samedi du mois de Ramadan de l'an 245 de l'hégire et jeûne durant toute la construction de cette mosquée. Elle est une figure historique et légendaire de la ville de Fès et de l'histoire du Maroc.*

*En raison de cette oeuvre, cette femme est considérée comme une sainte et est très respectée parmi les croyants marocains, notamment à Fès.*

*- Al-Azhar fondé par les Fatimides au Caire en 972, est le plus célèbre de ces foyers d'enseignement jusqu'à nos jours.*

***Ci-contre : Université de la Zaytûna - Tunis***





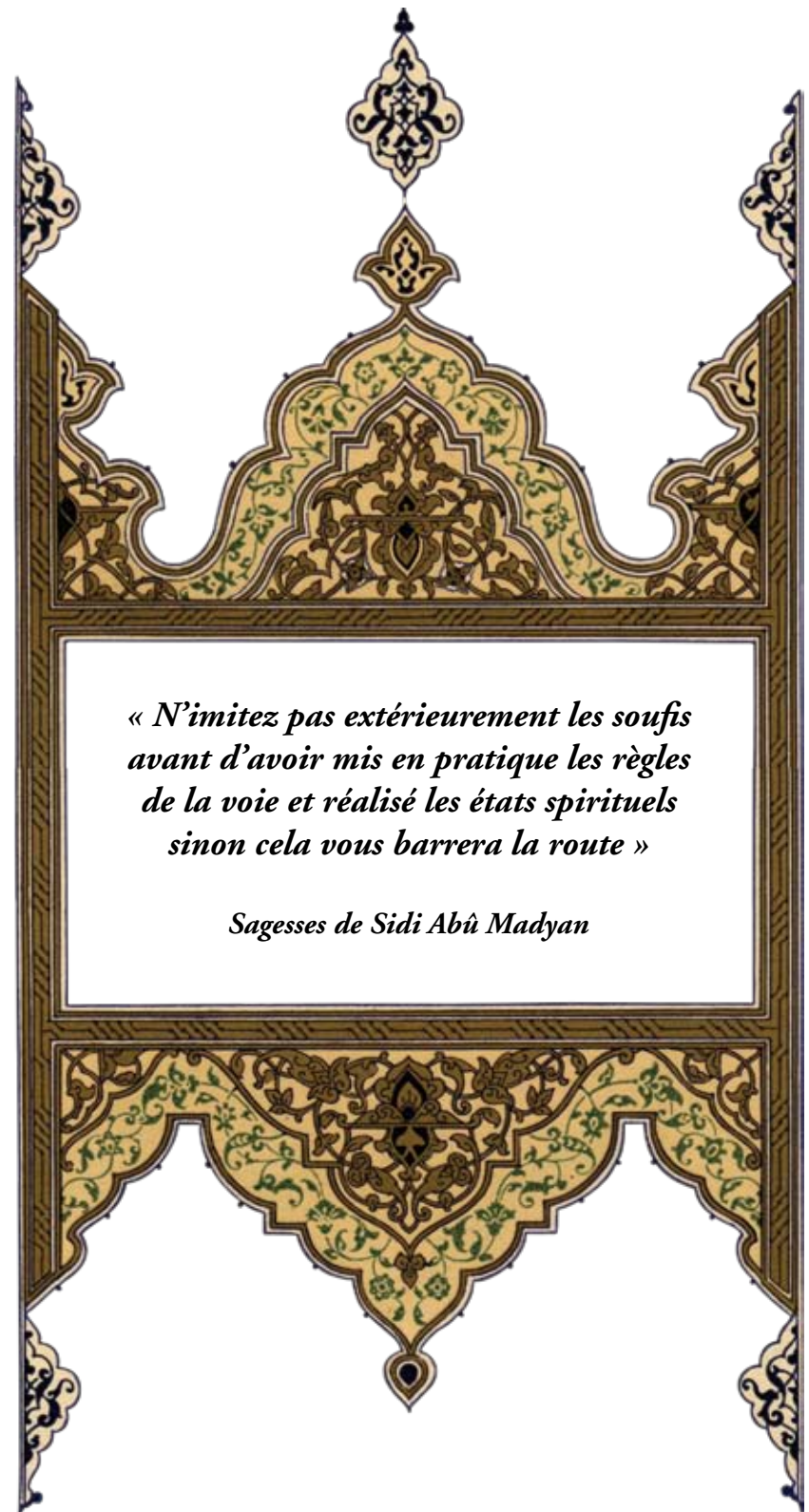
tounes 'Adda ould Benaouda, demeurant à Mostaganem, institué au rang de fils du fondateur. Cet administrateur exercera sa gérance selon les prescriptions édictées sans que nul ne puisse s'y opposer, à moins qu'il ne contrevienne excessivement à la volonté du fondateur quant à la destination du *Habous*. Il administrera ainsi tous les biens sus-indiqués, sa vie durant ; à sa mort, la gérance sera confiée au plus vertueux de ses fils et, s'il n'a pas de postérité habile à cette fonction, l'administrateur sera choisi parmi les adeptes de la Confrérie dont la conduite sera bonne et l'esprit de sagesse certain. »



*Université d'Al Azhar – cercles d'études à l'intérieur de la mosquée*



*Université Qarawiyyîn Fès - Maroc*



*« N'imitiez pas extérieurement les soufis  
avant d'avoir mis en pratique les règles  
de la voie et réalisé les états spirituels  
sinon cela vous barrera la route »*

*Sagesses de Sidi Abû Madyan*



*Montre gousset du Cheikh*



*Carte d'identité du Cheikh*



*Burnous vert du Cheikh*







*Le moqadem sidi 'Adda avec Abdelkarim Jossot et Abdelrahman Tapie sortant de chez le cheikh al-'Alâwî – Mostaganem*

## Une difficile succession

« Notre théorie est le retour de l'humanité entière vers la fraternité et la paix par la culture de la bonne morale, ainsi que l'enseignement religieux de haute portée, jusqu'à faire revivre la réelle fraternité se trouvant endormie dans nos cœurs, comme le beurre dans le lait. Si les hommes se donnent la peine de se rappeler cette fraternité, "que le salut du Seigneur soit sur eux", tout différend disparaîtra et laissera place à l'amour et à la fraternité ; toute haine et querelle disparaîtront, et les gens vivront dans un bonheur que rien ne pourra troubler ». (Cheikh Hadj 'Adda Bentounes, Phare de Tunis)



*Le jour de son investiture - Mostaganem - 1934*

A la mort du fondateur, le 14 juillet 1934, il succède au maître et va assurer la pérennité de son œuvre dans la continuité de l'éducation spirituelle d'éveil donnée à la zâwiya mère de Mostaganem ainsi qu'à travers les autres zâwiyas 'alâwiyya d'Algérie, du Maroc, de Palestine, de Syrie, de Jordanie, d'Égypte, du Hedjaz, etc.

Un congrès réunissant tous les disciples présents au lendemain des obsèques reconnaît 'Adda Bentounes comme nouveau guide spirituel « en se fondant sur les liens de parenté que le Cheikh avait tissés avec le disciple, l'affection continue qu'il n'avait cessé de lui témoigner, sa volonté posthume de l'ériger gérant en chef des biens meubles et immeubles de toute la confrérie, charge pour laquelle le Cheikh, fin psychologue, grand meneur d'hommes, désigna son disciple le plus intègre et enfin, ses qualités spirituelles qui lui permirent de gravir toutes les stations de la gnose (*ma'rifa*). » (Salah Khelifa, Alawisme et Madanisme)

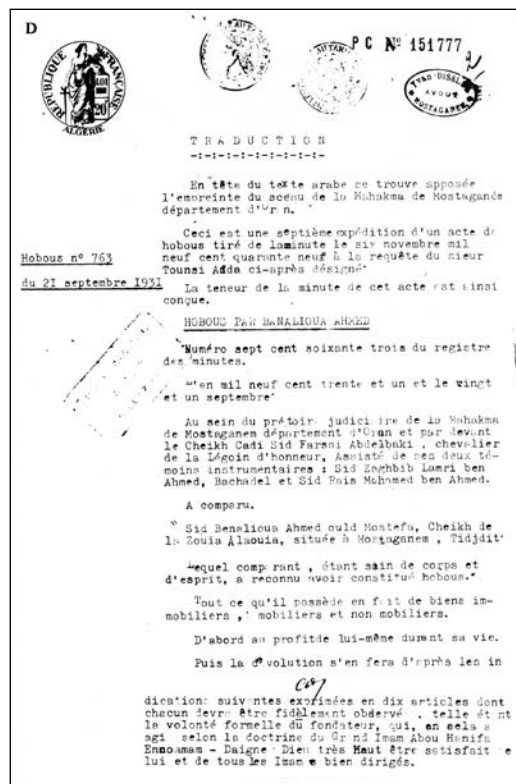
Mais cela est loin d'être agréé par tous. D'un côté, certains grands moqadems déclenchent un mouvement de dissidence, parfois aidés par les Etats, notamment dans le *Rif* marocain où la confrérie est largement répandue. Les Espagnols, qui occupent le Nord du Maroc, suspectent cheikh Hadj 'Adda d'être un agent de la propagande française contre les intérêts franquistes.

Une note du consulat de France à Mélilia, adressée le 18 août 1945 à l'ambassade de France à Rabat, signale « que les autorités espa-



*Portrait du Cheikh à l'occasion de son investiture comme successeur du cheikh al-'Alâwî*





**Acte Habous N° 763 du 21 septembre 1931 fait par le cheikh al-'Alâwî instituant le cheikh Hadj 'Adda comme légataire universel**

gnoles du Protectorat se montrent inquiètes de l'activité et des progrès de la secte alaouiya, dans laquelle elles voient un instrument de propagande française ». Le journal *Siete Fechas*, en avril 1950, écrit que la confrérie est « un instrument de tentative anti-espagnole (avec Mostaganem comme quartier général de l'armée secrète française en Afrique du Nord) [...] on répartit des ordres politiques, on reçoit des informations, et on recrute une armée dont les armes sont un chapelet de cent grains et la doctrine du Prophète. » En conséquence, après la Seconde Guerre mondiale, la visite du Cheikh à ses disciples du Rif marocain est interdite par les Espagnols.

Un rapport écrit par le colonel Schoen, chef des Services des Liaisons Nord-Africaines, au Gouvernement Général de l'Algérie et après la mort du cheikh Hadj 'Adda, reconnaît et rétablit la vérité sur la position de la tarîqa dans les conflits d'intérêts qui agitent à cette époque la région : « Les dirigeants 'alâwiyya n'ont jamais adhéré à aucun parti politique, ni pris parti dans les élections, ni participé aux divers "congrès maraboutiques" d'avant ou d'après-guerre. Ils n'ont adhéré ni à la fédération des chefs de zâwiyas d'Algérie, ni à celle des chefs de zâwiyas d'Afrique du Nord que présidait le cheikh Kittani de Fès, ni à celle des chefs de zâwiyas du Maroc oriental fondé en 1953 et que préside le Cheikh Laared, de Kenadza, ni fit campagne contre

l'*Istiklal*. Ils n'ont sollicité ni faveurs, ni prébendes. Aucun représentant des 'alâwiyya n'a participé à l'agitation menée naguère contre S.M. Mohamed V par le Glaoui et par le cheikh Kittani. Aucun d'eux n'assistait au congrès maraboutique de Fès en 1953. Il s'agit, en bref, d'une confrérie nullement rétrograde, qui paraît animée d'une ferveur sincère, étrangère aux choses de ce monde, et qui se tient en dehors de toute agitation, se distinguant par là de beaucoup d'autres confréries, et n'entretenant d'ailleurs aucun rapport avec elles ».

Un article de la revue anglaise *Islamic Review* d'août 1952 met en relief l'importance de cette communauté : « En Angleterre, il existe une très importante communauté de musulmans d'Aden-Yémen, qui appartient à l'ordre soufi fondé par le cheikh Benalioua d'Algérie. Cette société a célébré sa fête annuelle (*ihlifal*) les 9,10 et 11 mai à Cardiff. Les cérémonies se déroulent sous la direction du cheikh Hassan Ismail, qui fut secondé par M. Nassir Yahia (intendant) et M. Ali Basha (conseiller de la société).

La manifestation la plus marquante des trois jours de prières a été une procession autour du quartier musulman de Cardiff, et à cette émouvante cérémonie de nombreux musulmans des campagnes éloignées sont invités. Ils affluent en cars complets de Birmingham et d'autres villes importantes. Parmi eux se trouvent des membres du Conseil musulman, entre autres l'éditeur de *The Islamic Review*, M. Ismail, de York (secrétaire du conseil), et le colonel Abdullah Baines-Hewitt, un musulman anglais très connu. »

Le dynamisme et la taille de cette communauté sont tels qu'elle sollicite de l'université *al-Azhar*, en Egypte, l'envoi d'une mission religieuse. Le journal *El-Misri* du 11 mars 1952 écrit : « La *Machyakha* d'*El-Azhar* [assemblée des Cheikhs théologiens d'*El-Azhar*] étudie avec beaucoup



**Hasan Ismael, nommé moqadem par le Cheikh, et son représentant en Angleterre**



Article du journal *Le Phare de Tunis*, 26 décembre 1952

d'attention la requête de la colonie musulmane de Cardiff réclamant à la célèbre université un professeur de théologie d'*El-Azhar* pour la diffusion des principes de la culture et de la langue arabe. »

En Algérie même, certains représentants de l'administration coloniale ne voient à travers les manifestations spirituelles 'alâwiyya qu'un moyen détourné pour éveiller les masses et les mobiliser au service du mouvement nationaliste. Le général P.J. André de l'Académie des sciences coloniales, marqué par l'esprit qui règne à l'époque, décrit le Cheikh comme un personnage suspect : « L'esprit de la confrérie 'alâwiyya paraît avoir bien changé depuis la mort de son fondateur. Son successeur fut en définitive son fils adoptif Bentounes 'Adda, lequel ne paraît avoir conservé que le spiritualisme de l'ordre, sans pouvoir continuer l'œuvre mystique du cheikh Benalioua. Il se rapprocherait semble-t-il de la conception des *oulémas* : créer des *médersas*, fonder des journaux en langue arabe, agir sur la masse musulmane pour la réveiller, la fanatiser au besoin, et faire naître en elle des sentiments de nationalisme. »

Une note du Centre d'Information et d'Etudes du Gouvernement Général de l'Algérie, datée du 5 janvier 1948, recommande : « Dès le mois de mars 1937, M. le Sous-Préfet de Mostaganem, adressant à M. le Préfet d'Oran la traduction d'une poésie que venait de composer le cheikh 'Adda Bentounes, écrivait dans un rapport annexe que cette poésie marquait une tendance qui est celle qu'affichait Benbadis Abdulhamid à ses débuts : nécessité pour le musulman de s'instruire, de suivre scrupuleusement la religion [...] de s'unir [...]. Son action dans les milieux indigènes où s'exerce son influence doit être cependant surveillée de près. »

Cheikh Khaled Bentounes explique : « Le Cheikh était pris entre ceux qui ne comprenaient pas sa dimension spirituelle et souhaitaient se cloisonner dans la religiosité et ceux qui prêchaient un réformisme anti-confrérique et prônaient un rationalisme occidental afin de réveiller les masses musulmanes. Sans oublier qu'il était soupçonné, par les autorités coloniales de l'époque, d'avoir des relations clandestines avec les nationalistes qu'il recevait à la zâwiya de Mostaganem comme il accueillait les Européens, en exhortant les uns et les autres à la modération et en encourageant l'émancipation du pays dans l'entente ». Ce vaste mouvement de contestation, ce climat de suspicion et de pression de toutes sortes, plus le diabète qui l'affaiblissent, l'éprouvent et le mettent face au défi de continuer à répandre la pensée et l'enseignement de son Maître. De plus, certains héritiers frustrés de leur présumé héritage par la constitution du *Habous (waqf)* qui rend



Les responsables des Scouts Musulmans Algériens à l'ihitfâl de 1948 où ils assuraient le service d'ordre



tous les biens de la confrérie inaliénables au profit de la fondation de la communauté, lui intentent de nombreux et interminables procès.

Peu à peu, avec beaucoup de peine, de persévérance et de foi, avec sa femme Lalla Kheira à ses côtés et le conseil des sages (particulièrement les membres de Mostaganem), le cheikh 'Adda réussit à préserver la confrérie et son héritage spirituel. Ainsi, dans *Le Phare de Tunis* du 26 décembre 1952, Mohamed Gaddas, délégué du congrès spiritualiste mondial, écrit : « Depuis 1934, la confrérie connut un essor nouveau grâce au dévouement du cheikh Sidi Hadj 'Adda Bentounes, qui se dépense sans compter pour enseigner ses disciples, leur donner des conseils quant à leurs obligations religieuses, ainsi qu'à celles s'attachant à la vie, à la fraternité humaine et à la haute spiritualité. Ici en Algérie, tous ceux qui ont connu le Cheikh ou ses adeptes sont unanimes à reconnaître ses qualités et sa noblesse. Il est à noter que le Cheikh jouit auprès des milieux chrétiens d'une chaude sympathie, d'une vénération et d'une estime sans égales. Il reçoit ses visiteurs non musulmans avec courtoisie, respecte leurs convictions et leur démontre durant tout l'entretien que la synthèse des religions est la meilleure base d'une fraternité durable. D'ailleurs sa renommée dépasse l'Afrique et l'Orient. D'Europe et d'Amérique, des dizaines d'illustres personnalités, ayant pris contact avec lui, embrassèrent la foi islamique ».

## Les actions et œuvres

Entre-temps, le journal de la confrérie *Al-Balâgh al-Jazâ'iri* (créé par le cheikh al-'Alâwî en 1926) est tombé dans les mains de ses adversaires qui y répandent contre-vérités et rumeurs diverses. Cheikh 'Adda fait donc reparaitre, d'abord à Alger ensuite à Mostaganem, le mensuel en langue arabe *Lisân al-Dîn* (créé également par le cheikh al-'Alâwî en 1924 et qui avait été interdit par les autorités coloniales en 1926 après vingt-cinq parutions) pour servir d'organe d'information, prêcher la rénovation de l'islam et défendre le soufisme de plus en plus discrédité par les réformistes. La situation est quelque peu clarifiée, sinon apaisée. Le journal connaît des éditions régulières de 1937 à 1939, puis disparaît à l'aube de la deuxième guerre mondiale.

Le cheikh 'Adda écrit *Al-Rawda Al-Saniya fi l-ma'âthir al-'alâwiyya*, consacré à la vie et l'œuvre du maître fondateur, texte dont Martin Lings s'inspira largement pour publier son ouvrage très connu et tra-



**Sorties et colonies de vacances pour les jeunes pendant l'été - Association al-Tanwîr. Hadj el-Mehdî, 2ème en partant de la droite.**

duit en plusieurs langues : *Le cheikh Le Cheikh Ahmed Al-Alawi, Un saint musulman du XXe siècle.*

Le nouveau maître de la confrérie, est particulièrement préoccupé par la souffrance du peuple algérien. La déstructuration de la société, la recomposition des sphères de pouvoir, la dépossession massive de ses terres, la déculturation, la colonie de peuplement, le code de l'indigénat ... ont fait de l'Algérien un étranger dans sa propre patrie, un non-citoyen. Les valeurs de justice, de paix, de piété traditionnellement portées par l'élite des sages sont dévalorisées. La modernisation à marche forcée, l'abandon de la langue arabe, le discrédit de sa culture et,



**Carte d'adhérent du jeune Mehdi**

« Ô gens de notre nation ! » (*A yabina al watan*)

Ô gens de notre nation  
Revivifions obligations et traditions  
Évitons les égarements  
Qui nous assaillent aveuglément

Ô gens de notre Pays  
Sur le chemin droit soyons unis  
Que cesse cet éloignement  
Qui nuit à tous les croyants

Ô gens, accordons-nous  
Sur l'union et l'entente  
Bannissons les discordes  
Qui sur nous se répandent

Ô gens prenons l'engagement  
Pour cesser d'être figés  
Au point que le temps  
En dérision nous a tournés

Ô gens, prêtons serment  
Pour le triomphe de l'évidente Loi  
Pas de salut pour les musulmans  
S'ils trahissent la voie

Ô gens redonnons vie aux Etudes  
Car les âmes s'élèvent par la Science  
Récoltons les fruits de nos semences  
Et de notre dignité retrouvée

Ô gens, réveillons les Traditions  
Réunissons nous pour la connaissance  
Cueillons le meilleur de nos intelligences  
Pour le bienfait des gens de la nation

Ô gens, réanimons le Coran  
La Religion et la Foi  
Car se propage en ces temps  
Ce qui nuit à notre loi

Employons-nous à réciter les versets,  
Réunissons- nous pour la prière  
Il n'y aura pas de salut mes frères  
Hors notre religion appliquée

Nous a atteints l'impiété  
Et tous les maux de la terre  
Mais nous ne voyons plus jamais  
Ce qui nous ébranle mes frères

Nous a atteints la pauvreté  
Notre pouvoir est en poussière  
L'ignorance s'est diffusée  
Et a enlaidi la lumière  
Nos enfants traînent dans les rues  
Les filles comme les garçons  
Ils errent ainsi sans but  
Le temps, quelle contrition !

Sans travail, ni religion  
Nous sommes tous si misérables  
Ô Dieu, prends en pitié les Musulmans !  
Ô Dieu, prend en pitié ce que nous sommes devenus !

Ô seigneur, protège notre jeunesse  
Afin qu'elle trouve le chemin droit  
Vers ton Livre, guide-la  
Vers la Tradition des initiés

Accorde Ta prière, sur celui grâce à qui  
Les anciens ont acquis leurs qualités  
Mohammed, couronnement des sommités  
Notre prophète, Elu parmi les créatures

Prière sur les Siens, gens de pureté  
Ses compagnons, hommes de fidélité  
Et sur ceux qui, parmi Tes serviteurs croyants,  
Suivent leur voie.

**Cheikh Hadj 'Adda**



dernier fléau mais non des moindres, le révisionnisme religieux venu de l'étranger, plongent le pays dans le coma.

L'Algérie déracinée, déboussolée, soudain sans passé et sans avenir autre que celui de l'Occident, est en danger. Ses forces vives, les jeunes, livrés à eux-mêmes, sans véritable instruction et mal adaptés à la mutation économique, sociale et religieuse, manquent de repères pour vivre leur foi et trouver leur place dans la société. « Pour leur éviter de tomber dans le chaos, l'aider à sortir de l'ignorance de leur passé et de sa grandeur et leur donner un enseignement vrai (*Morbid* n° 11 juin 1947) », cheikh 'Adda ne se contente pas d'analyser et de mettre en garde. Il agit et crée le premier club de football mostaganémois, achète des tenues complètes, imprime des cartes de membres et encourage ses propres enfants à y adhérer. Il crée également une association appelée *al-Tanwir* (l'Éveil) pour favoriser la rencontre entre les jeunes qui n'ont aucune structure pour eux. Ils y apprennent la fraternité, l'entraide, la langue arabe, le chant, la poésie, etc. et des disciples expérimentés organisent avec eux des sorties hebdomadaires au bord de la mer et des colonies de vacances pendant l'été. Cheikh 'Adda reste toute sa vie en contact étroit avec les jeunes. Ce sont les Scouts Musulmans Algériens (SMA) qui assurent désormais le service d'ordre lors des grands rassemblements de la confrérie.

Il entend aussi secourir les plus faibles d'entre eux, les délinquants mineurs. Précurseur du traitement de la délinquance et de la réinsertion sociale, il ouvre à cet effet à Mostaganem des écoles d'apprentissage en menuiserie, mécanique, boulangerie et imprimerie. Par l'intermédiaire du *Lisân al-Dîn*, il harcèle le Gouvernement de l'Algérie jusqu'à



*Première équipe de football de Mostaganem - Espérance Sportive Mostaganémoise*



*Madrasa (école) au temps du Cheikh*

l'obtention de cette charge délicate. En 1941, des fournées successives de dizaines de délinquants mineurs quittent la prison de Mostaganem pour la zâwiya. Le jour, ils y apprennent à lire et à écrire la langue arabe en plus de la pratique d'un métier dans l'atelier de leur choix. Le soir, ils reçoivent l'enseignement spirituel. Cette double gestion du temps réussit brillamment à les réinsérer dans la société. Enfin, le Cheikh innove encore en fondant à Mostaganem la première école libre d'enseignement de la langue arabe, école qu'il cède au Parti du Peuple Algérien (PPA) quand celui-ci décide de diffuser la langue arabe dans l'Algérie occupée.

## Le second pèlerinage

En janvier 1939, en dépit des prémisses d'une guerre imminente qui rendent les routes terrestres et maritimes extrêmement dangereuses et malgré l'inquiétude profonde de son entourage, il entreprend son deuxième pèlerinage avec quelques disciples et son fils aîné Mohammed Mehdî, âgé de onze ans seulement. Il découvre avec peine toute l'étendue des destructions entreprises par les *wahhabite* sur les sanctuaires des compagnons et de la famille du Prophète et les dommages irréparables causés à ce patrimoine, bien commun de toute la communauté musulmane.



*Bateau « Ville de Marseille » en partance avec les pèlerins pour Djedda*

### La prédication

À son retour en Algérie, il décide de renouveler l'investissement des moqadems qui tenaient leur fonction du cheikh al-'Alâwî. Il crée l'Association Alawie de Prédication et d'Exhortation (*al-Jam'iyya al-'Alâwiya li-l-wa'd wa l-tadhbîr*) grâce à laquelle il ouvre, un peu partout dans le pays, plusieurs écoles de langue arabe et d'enseignement religieux traditionnel pour diffuser l'éducation soufie ouverte et modérée dans un monde qui bascule complètement dans la violence.

### La guerre

Le 1er septembre, la guerre éclate. Les communications sont presque coupées et le Cheikh ne peut guère se déplacer en dehors du



*Procession à travers la ville de Mostaganem du Cheikh et des pèlerins qui partent de Mostaganem pour La Mecque – Janvier 1939*



district de Mostaganem. « Ah ! Pauvre monde ! Tout s'écroule ! Le seul progrès visible, ce sont de nouvelles ruines. L'univers est secoué d'horreur. La terre baigne dans le sang. Le feu domine et consume tout. Demain, il ne restera que des murs fumants ! Tout cela pour la passion de certains, pour des appétits inavouables. Le mal suinte de toute part ! Que de foyers détruits ! La lèpre matérialiste ronge



*Tombeau de sidna Hamza, l'oncle du Prophète au mont Uhûd*



*Le cheikh 'Adda accablé, la tête dans les mains, avec un groupe de disciples devant le mausolée de Hamza, l'oncle du Prophète, détruit par les Wahhabites*

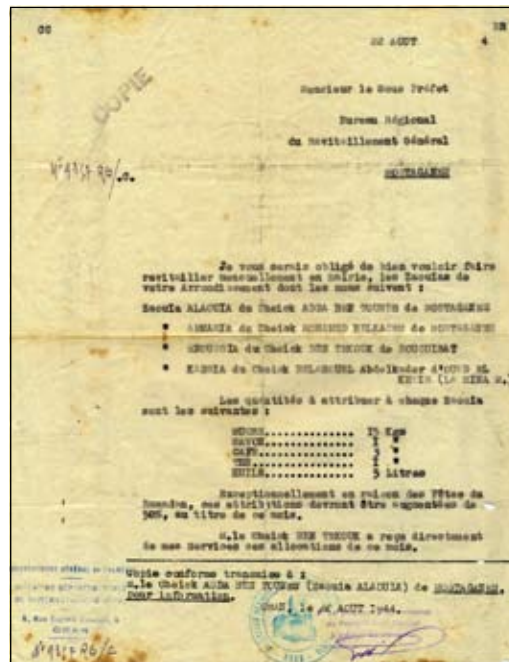
*Récépissé de déclaration de « l'Association Alaouite de Prédication », 17 février 1939*



*Le Cheikh avec son fils et ses compagnons de pèlerinage en habit de sacralisation (ibrâm)*



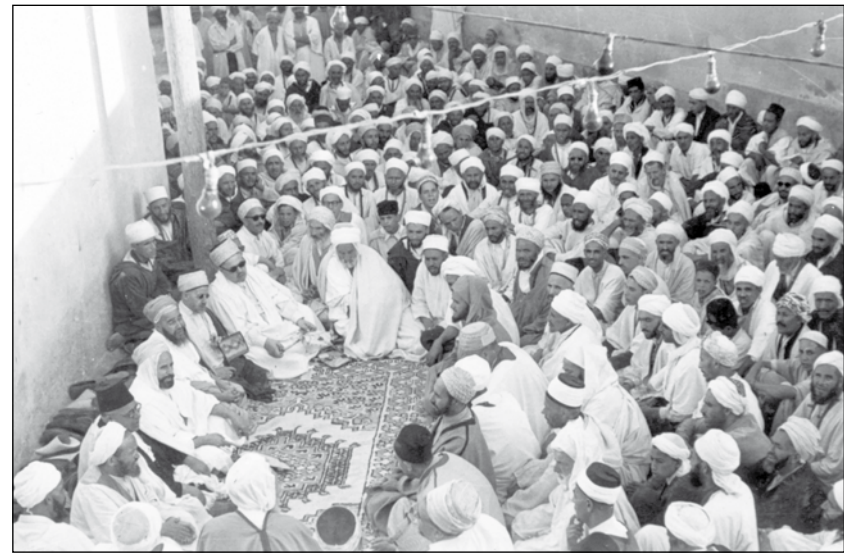
et défigure tout (...) Plus le monde va à la débâcle, plus certains en prennent conscience et tentent de l'éviter. Nous devons les aider (...). Créons une grande fraternité, un grand amour selon les préceptes immuables, sincères, plus vrais que ceux de ce monde d'illusion (...) la fraternité adamique, l'Amour qui unit les créatures du même Dieu unique. Il faut nous unir, il faut aller à la vérité ! » Pendant quatre ans, jour après jour, les zâwiyas 'alâwiyya de tout le Maghreb accueillent les victimes de la guerre, en plus des fidèles et des nécessiteux. Les provisions manquent, les problèmes financiers s'accumulent. La confrérie, déjà amputée d'une partie de ses biens, a peine à subsister. Elle est au bord de la saisie judiciaire.



*Bon de distribution de nourriture pendant la deuxième guerre mondiale, août 1944*

### La paix

La paix revenue, le Cheikh peut à nouveau circuler et la cour d'appel entérine enfin l'inaliénabilité de la succession en reconnaissant la validité des dispositions testamentaires du cheikh al-'Alâwî. L'avocat, maître Rimbaud, argue du fait que le légataire a laissé sa fortune à la zâwya au service de ceux qui cherchent la Vérité, pour les pauvres, pour tout le monde : « Le vénéré Cheikh ne cessait de dire durant sa vie : "Le jour où je suis venu au monde, je n'ai rien apporté avec

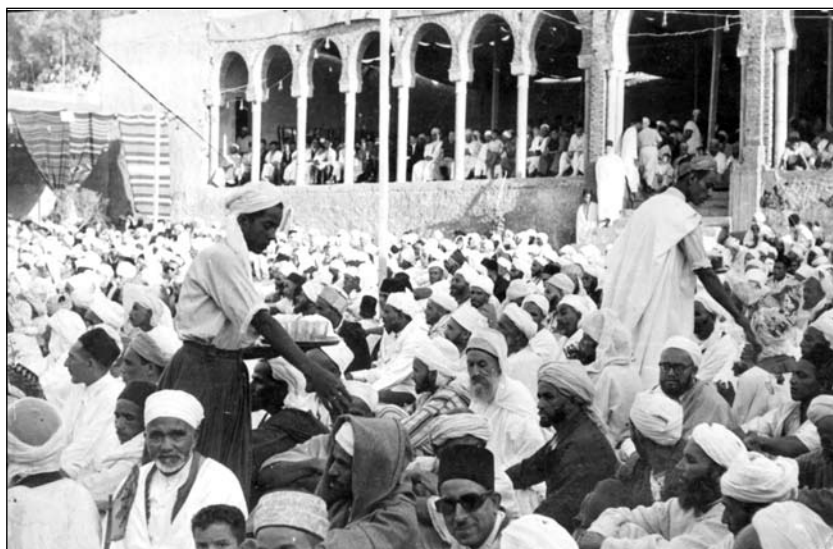


*Ihtifâl – 14 juillet 1946 – réinstallation du tombeau du cheikh al-'Alâwî dans la chambre où il écrivait et méditait*



*Ihtifâl – 1948 – Mariage du fils aîné du cheikh 'Adda, Hadj el-Mehdî*

moi. Tout ce que j'ai, c'est Dieu qui me l'a donné et, pour être raisonnable, je laisserai tout à Dieu". Monsieur le juge, plaide l'avocat, faites respecter la noble volonté du Cheikh qui a dit "pour tout le monde". Vous êtes et nous sommes "tout le monde" ». La confrérie retrouve alors sa légalité, sa légitimité et ses biens.



*Ihtifâl – 1950 – on aperçoit les arcades de la future mosquée cheikh al-'Alâwî*

Le 14 juillet 1946, quelque mille cinq cents disciples assistent à Mostaganem au premier grand congrès (*ih̥tifâl*) post 'Alâwî. L'événement est la réinstallation du tombeau du fondateur dans la chambre même où le cheikh al-'Alâwî écrivait ses traités et méditait, et contre le mur pour empêcher les circumambulations auxquels s'adonnent les pèlerins, forme de dévotion maraboutique que les deux Cheikhs combattent fermement. Cheikh 'Adda a vu en rêve le cheikh al-'Alâwî lui demander d'endiguer ces pratiques. La raison de la nouvelle inhumation ayant été abondamment expliquée par le Cheikh, aucun disciple n'a été tenté de revenir à de pareilles pratiques.

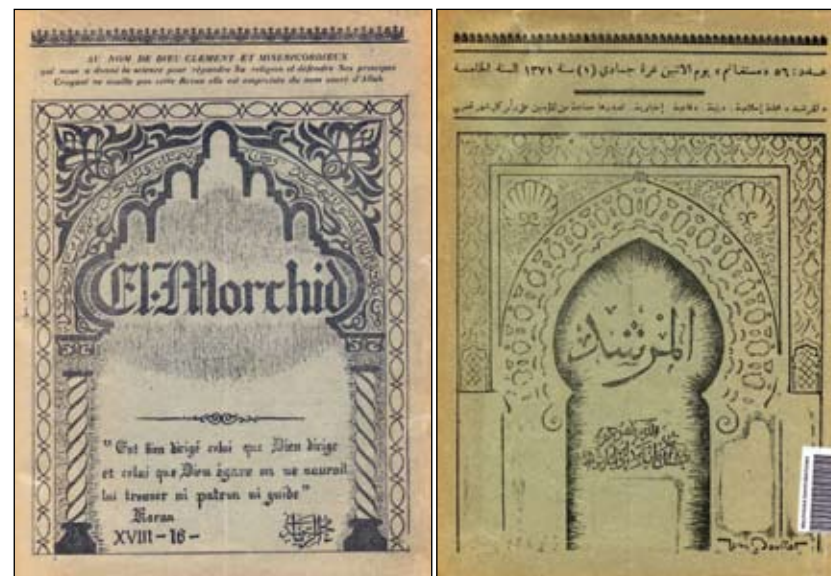
En 1947, lors du deuxième grand congrès (26-29 septembre) au cours duquel il marie son fils aîné Mohamed el-Mehdî à Yamina Yassini, une Rifaine de la zone espagnole, soeur du moqadem hadj 'Ahmed Redouane al-Tafersiti, le Cheikh adresse aux disciples un message sans détour : « Frères ! Ce n'est pas le cheikh 'Adda qui vous a invité à ce congrès, c'est le *faqir*, votre frère, à qui vous avez donné mission de continuer l'œuvre du grand Maître. Si l'expérience a démontré que je me suis écarté du chemin tracé par notre vénéré cheikh al-'Alâwî, chemin de la tradition prophétique, dites-moi mes fautes, placez à la tête de la tarîqa un plus digne que moi [...] J'ai été élevé depuis mon enfance par notre vénéré Cheikh, il m'a éduqué à son école, il m'a fait vivre sa vie intime, j'ai vécu ce qu'il a vécu. [...] Je ne suis qu'un serviteur de la tarîqa 'alâwiyya, je suis à vos ordres,

j'accepte votre jugement. Mais prenez garde, si vous décidez de me laisser continuer le chemin que j'ai eu conscience de trouver droit, [...] alors, pour vous tous, un devoir s'impose : c'est de m'aider dans cette voie [...] et épauler notre œuvre commune, l'œuvre des 'Alâwîs au service non pas des *fuqarâs* ni des musulmans, mais de tous les hommes, de l'humanité entière qui se trouve déçue, en train de perdre la route de la foi et que nous avons le devoir d'aider. (*El Morchid* n°14, décembre 1947) ». La confrérie va désormais connaître un essor sans précédent.

## El Morchid

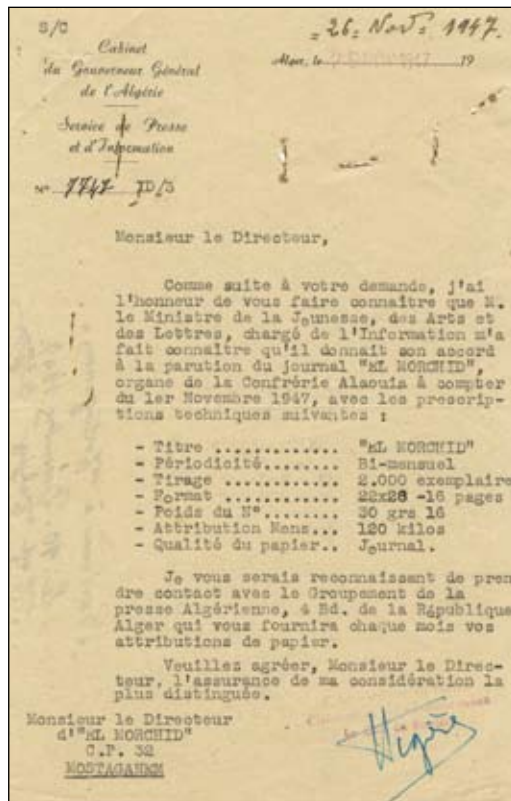
Le *Lisân al-dîn* ayant cessé de paraître pendant la guerre, cheikh 'Adda crée en août 1944 son second périodique *El Morchid*, mensuel en arabe et en français imprimé et diffusé dans toute l'Algérie et ailleurs, par l'imprimerie 'Alâwiyya de Mostaganem. C'est désormais l'organe de presse officiel de la confrérie qui devient, au décès du cheikh en 1952, la revue des Amis de l'islam. « Est bien dirigé celui que Dieu dirige ; et celui que Dieu égare on ne saurait lui trouver ni patron ni guide. » (Coran, 18 :16)

Les articles du Cheikh en langue arabe, les plus nombreux, développent des sujets destinés principalement à tout le monde musulman. Avec des mots simples et percutants, il s'évertue notamment, à clari-



*Première de couverture du journal bilingue El Morchid en français et dernière de couverture en arabe*





**Le ministre des arts et des lettres autorisant la parution du journal El Morchid à compter du 1er novembre 1947**

fier le débat, à lever les équivoques et à mettre fin à l'amalgame entre maraboutisme, soufisme et obscurantisme que nourrissent à des fins partisans certains réformistes.

Il lutte contre l'assèchement de la religion, la perte et l'ignorance de ses valeurs essentielles : « Mon cœur saigne de voir le peuple musulman dominé par ses passions, accepter de vivre dans l'ignorance de sa langue, de son passé, de son Créateur et de sa religion. » (*El Morchid* septembre 1946) « Où sont les musulmans ? Nous n'obéissons ni aux prescriptions de la religion, ni à celles de la vraie humanité. Au secours ! L'islam est morne, misérable, accablé d'infortunes, assiégé de toute part ». (*El Morchid* n° 7 février 1947)

Il met en garde les croyants, le pays et la communauté musulmane toute entière contre toute manipulation de la religion, « un venin aussi néfaste que l'alcool qui égare les esprits des jeunes musulmans. Le peuple musulman d'Algérie ne sera jamais heureux s'il est à la merci de ces sectaires. » (*El Morchid* n° 43 novembre 1950). « Les mosquées deviendront des lieux de leur propagande pour s'immiscer dans les croyances et les pratiques des musulmans ». (*El Morchid* n° 46 février 1951)

Il lutte contre la domination du colonialisme et la déculturation qui s'ensuit, exhorte les parents attiédés par les promesses de la modernité matérialiste, à transmettre à leurs enfants, pour leur équilibre futur, les repères de la tradition muhammadienne : « L'islam est méconnu parce que les peuples qui se réclament de lui l'abandonnent pour une civilisation matérialiste et des coutumes qui en font un peuple pervers. Je leur dis que ceux qui veulent les [les jeunes] européaniser par honte de leurs origines sont des infidèles. Je lutte pour les sortir de l'ignorance envers leur passé et envers leur grandeur ». (*El Morchid* n° 11 juin 1947)

Enfin, il rappelle les fondamentaux de l'enseignement soufi, accusé par certains réformistes de maraboutisme et d'obscurantisme, en précisant que cet enseignement est une voie d'éveil pour l'homme et pour la femme, une ouverture sur le monde ; il prône une modernité bien pensée, ni arrogante, ni destructrice, ni égoïste envers la création et les créatures. J. Carret nous décrit l'esprit qui anime la tariqa 'alâwiyya « elle possède l'originalité de conserver en elle les anciens préceptes du soufisme tout en admettant largement l'évolution de l'islam vers un modernisme et un libéralisme que l'on croyait être l'apanage exclusif des réformistes. » Ce faisant, et dans la droite ligne de son maître, il contribue grandement à assurer la sauvegarde, l'actualité, la compréhension et la fierté du patrimoine spirituel et culturel du Maghreb et du *Mashreq* tout en se tournant vers l'Occident et vers le monde.



**Bulletin d'abonnement au journal El Morchid**





Journal Lisân al-Dîn dont la publication a été reprise par le Cheikh en 1936. Dans le numéro 27, à la Une, la photo et le témoignage de Frithjof Schuon, 'Isâ Nûr al-Dîn, relatif à sa conversion à l'Islam.

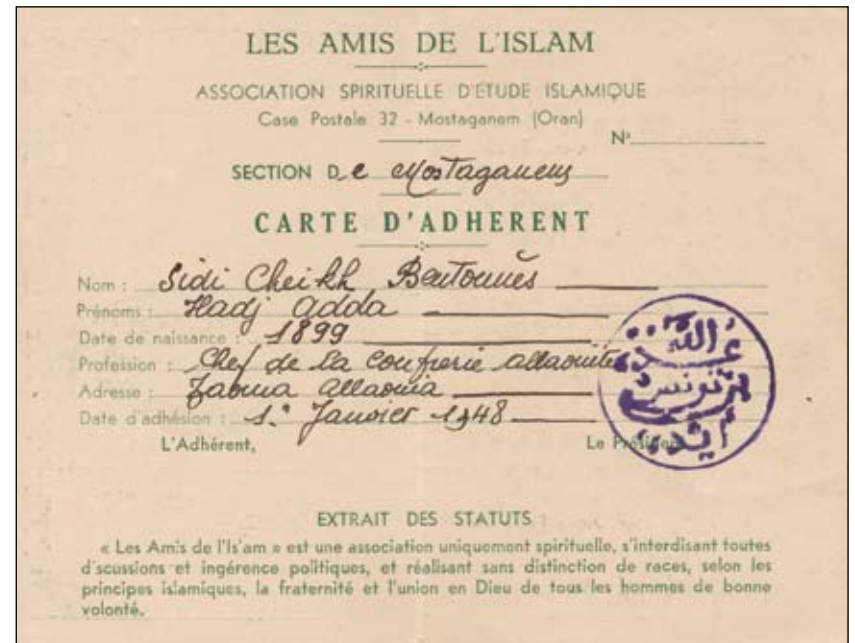
Dans les articles en français, dictés à des disciples bilingues avec le même style limpide, imagé et richement argumenté, le Cheikh explique en profondeur les pratiques rituelles, les fêtes, les prophètes... en les inscrivant dans le cœur et dans l'action. Il explicite les préceptes du soufisme, « âme de l'islam », et précise la nature et le rôle du maître : « Le guide que Dieu guide pour aller vers Lui en s'ignorant lui-même, qui ne connaît ni race ni religion et aime Dieu dans tous Ses envoyés et toutes Ses créatures (*El Morchid* février/août 1948) ». La relation initiatique est une relation d'amour : « Réaliser la connaissance de Dieu, c'est porter son fardeau, c'est accepter et aider tout le monde » (*El Morchid* n°42 octobre 1950). Conscient de la gravité d'un conflit mondial éventuel, il s'emploie, au risque

de sa santé, à rapprocher les hommes. Il exhorte à l'entente entre les religions en expliquant les raisons et les statuts de sa nouvelle association, « *Les Amis de l'islam* », et appelle à la fraternité universelle à travers son message au premier Congrès spiritualiste mondiale qui s'est tenu à Bruxelles en 1946.

### L'association des Amis de l'islam

« L'association des Amis de l'islam regroupe un certain nombre de personnes de toutes conditions sociales déplorant l'indifférence et l'ignorance du monde. Elles ont décidé de s'attacher à connaître la Vérité. Non la vérité sur telle ou telle question, mais la Vérité divine, celle qui régit l'univers et que le matérialisme tente d'étouffer [...] La tâche est ardue mais possible [...] Ici viennent tous ceux qui, las de tant d'inquiétude, recherchent la vie avec force et certitude [...] Cette association n'a rien à cacher, elle ne cherche à tromper personne. Elle ne combat aucune croyance, aucun dogme. Elle ne veut nuire en rien aux autres cultes ou groupe religieux. Elle est exclusivement au service de la vérité. Et, pour elle, la Vérité, c'est Dieu. » (*El Morchid* n°54 30 novembre 51)

Deux guerres mondiales ont, en moins d'un quart de siècle, dramatiquement dressé les peuples les uns contre les autres jusqu'à menacer sérieusement l'espèce humaine. Cheikh 'Adda voit l'urgence nécessi-



Verso de la carte d'adhérent de l'association des « Amis de l'Islam »

té de reconstruire la tolérance et le respect mutuels par un dialogue, qui soit le plus large possible. Cet appel à la paix, non seulement des peuples et des religions, mais des coeurs, répond à une soif si réelle de la population, toutes origines confondues, que des personnalités algériennes et européennes d'horizons divers, séduites par ce projet, acceptent de parrainer et de participer à la vie de cette nouvelle association œcuménique à vocation internationale : Les Amis de l'islam. Le Cheikh en est le président, le docteur Marcel Carret (médecin et ami personnel du cheikh al-'Alâwî) le président d'honneur, Hadj Salah Bendimred le vice-président, Joseph Le Mer (Abdallah Faïd) le secrétaire et Ahmed Benachenhou le trésorier.

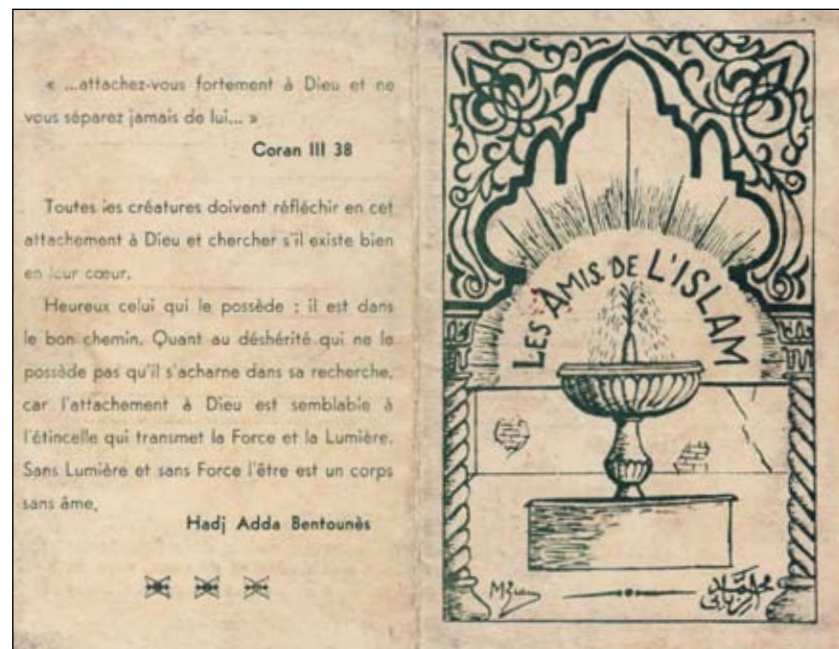
Les Amis de l'islam organisent, en ville, dans une grande salle publique, des rencontres ouvertes à tous « pour se mettre un instant en rapport étroit les uns avec les autres afin d'affermir les liens de l'amitié et de la fraternité ». Les Amis de l'islam, explique le Cheikh, « c'est le point de ralliement qui rapproche les coeurs dans l'amour d'Allah, par l'amour de tous les prophètes et le respect de toutes les croyances, de toutes les philosophies. (*El Morchid* avril 1951) » La nouvelle association est présentée pour la première fois à Mostaganem lors du congrès du 27 septembre 1947.

Bien qu'il nous paraisse maintenant aller de soi, ce projet est si novateur qu'il demande à chacun une ouverture et une confiance réellement hors du commun :

« Cheikh Hadj 'Adda, raconte le moqadem Si Abdelkader Belbey, m'envoya réserver la salle du Grand Hôtel dont le propriétaire était juif. Ne pouvant refuser, celui-ci en multiplia le coût pour nous décourager. Furieux, je revins près du Cheikh qui m'ordonna de retourner sur le champ réserver la salle au prix exigé. Le propriétaire, intrigué, s'était glissé dans la salle pour écouter le Cheikh. À la fin du discours, les larmes aux yeux, il alla vers lui et lui dit : « Je vous de-



*Membres des « Amis de l'islam » : le professeur Goinard et sa femme*



*Recto de la carte d'adhérent de l'association des « Amis de l'Islam »*

mande pardon et je vous rends l'argent parce que vous m'avez fait redécouvrir Moïse. Dorénavant, la salle est à votre disposition gratuitement ».

Les premières réunions ont lieu, dès 1948, au Touring Club d'Oran et dans la salle du Grand hôtel de Mostaganem. Elles rencontrent un succès immédiat dans la population française et européenne non-musulmane d'Algérie. On assiste à une véritable prise de conscience de fraternité. D'autres villes d'Algérie ouvrent de nouvelles sections avec le même succès, et beaucoup d'Européens - intellectuels, médecins, écrivains, journalistes... - deviennent des disciples du Cheikh ou se lient d'amitié avec lui. Les Amis de l'islam essaient au Maroc, au Sénégal, à Bruxelles, à Paris et dans le sud-ouest de la France.

Le recteur de l'Université de Genève, Edouard Montet, appelle à travailler à cette œuvre utile : « Je proteste comme chrétien au nom de ma foi religieuse, contre ce que j'appellerai les atteintes portées à l'honneur d'une religion respectable. Travaillons donc à cette œuvre bonne et utile entre toutes, non seulement de vivre en paix avec les musulmans, mais pour nous rapprocher d'eux et leur inspirer le désir de se rapprocher de nous. Trop longtemps, en Europe, on s'est plu à creuser entre l'islam et le christianisme un abîme qui n'a pas lieu d'exister. Comblons cet abîme en jetant tous les préjugés répandus,



toutes les contre-vérités formulées sur l'islam. Sans doute l'effet de notre petit groupe ne changera pas, à cet égard, la face du monde ; mais, unissant nos efforts, nous arriverons à modifier peu à peu l'opinion publique insuffisamment éclairée, mais qui peut être réformée et qui reconnaîtra un jour la vérité de la conviction que nous exprimons dans ces deux mots : « Respectons l'islam ». (*El Morchid* n°23 - 1er mars 1949) Un bulletin intérieur paraît dans la revue *El Morchid*, jusqu'à la disparition de celle-ci en janvier 1952. La tarîqa publie ensuite sa propre revue mensuelle, *les Amis de l'islam*, de novembre 1952 à juin 1961.

Des chrétiens s'inquiètent : « Vous voulez faire de nous des musulmans ? Non, mon frère, répond le Cheikh, je voudrais en toute honnêteté faire de vous un ami de l'islam. Je voudrais, s'il plaît à Dieu, que vous soyez un serviteur fidèle de Jésus (SSP) et que vous le suiviez dans ses paroles et dans ses actes. Le saint Coran et le prophète Muhammad ont exigé de moi la tolérance, l'amour de Jésus, de Moïse, de tous les prophètes en tant qu'élus, envoyés de Dieu, ce qui m'a fait retrouver l'universalité de leur mission. » (*El Morchid* n°27 27/06/1949).

« [...] Parce que nous sommes sûr et certain que si vraiment un de nos frères suit sa religion exactement, il arrivera sans aucun doute, directement, à Dieu, c'est-à-dire à Sa connaissance. C'est pourquoi nous disons à chacun de nos frères, chrétiens, israélites, bouddhistes, musulmans et autres : ne restez pas en tête-à-tête avec les étoiles. Tournez-vous un peu à droite et vous verrez le soleil. » (*El Morchid* Avril 1951)

L'année suivante, les Amis de l'islam ouvrent leurs portes en Europe : à Bruxelles puis à Paris. La simplicité, la profondeur et la modernité de la pensée du Cheikh provoquent un vif intérêt du public ainsi que des autorités religieuses. Pour certains musulmans, « une grave déviation de la doctrine Coranique se glisse dans l'Association qui admet le mélange du croyant et du mécréant, sans qu'il soit nécessaire pour y appartenir de faire profession de foi musulmane. L'activité de cette secte avec ses ramifications européennes présente une grande similitude avec la franc-maçonnerie ». Cheikh 'Adda réplique « L'Association n'a rien à cacher, ne cherche à tromper personne, ne combat aucune croyance, aucun dogme et ne veut nuire en rien aux autres cultes ou groupes religieux. Elle est exclusivement au service de la Vérité, non la vérité sur telle ou telle question, mais la Vérité divine, celle qui régit l'univers et que le matérialisme tente d'étouffer. » (*La fraternité des cœurs*)

Par cet audacieux et généreux appel au dialogue, il se montre, là aussi, un innovateur en grande avance sur son temps puisque les Amis de l'islam restent, longtemps encore, la seule association offrant un cadre de débats et de rencontres conviviaux entre les religions et les différents courants de pensée. Ce n'est d'ailleurs qu'en 2001 que l'Assemblée Générale des Nations Unies, prenant conscience de la nécessité du dialogue, proclamera officiellement « l'Année du dialogue interreligieux et interculturel ».

Cette prétendue « déviation », chemin du cœur et de la Vérité, est salutaire puisqu'elle va en s'élargissant régulièrement au rythme de la confrérie. Un demi-siècle plus tard, en janvier 2000, elle se dote, en France puis en Europe, de statuts mieux adaptés à son audience sous le nom de Terres d'Europe. L'inauguration a lieu les 12 et 13 janvier 2001 à Paris sous l'égide de l'Unesco, lors d'une conférence internationale intitulée « Pour un islam de paix ».

Belle leçon d'un Maître de l'amour, humble et modeste, limité dans ses déplacements, mais dont les idées, les actions et l'audience franchissent durablement les frontières pour atteindre l'horizon de la fraternité universelle.

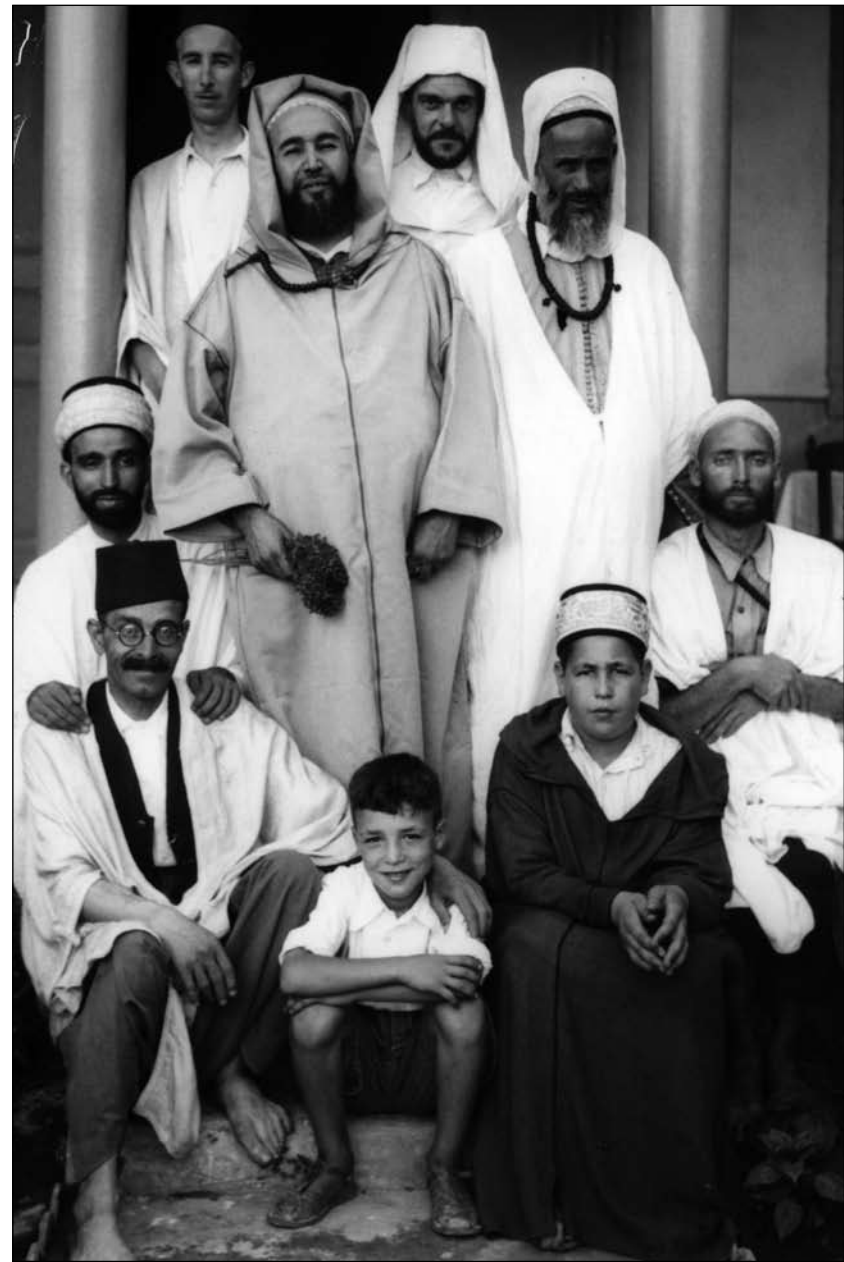


*Bulletin intérieur de l'association des Amis de l'Islam* »



### *Un de la fraternité*

*A quelqu'un qui lui demandait : « Qui êtes-vous réellement, Cheikh ? Il répondit : « je suis un de la fraternité. Je suis de ceux qui préparent le groupe qui attendent le retour de Jésus (SSP), parce que le prophète Muhammad (SSP) a dit "Avant que ne descende le Messie, fils de Myriam, il se préparera un bon groupe de mes disciples qui remplacera ses compagnons". Et nul ne peut entrer dans ce groupe s'il ne s'est débarrassé dans son chemin de tout ce qui le gêne dans sa marche dont les plus grands obstacles sont la race et la religion. Parce que le Christ, lorsqu'il reviendra, ce sera en clément, pour le bien de tout le monde. Si le prophète Muhammad était présent parmi nous, et qu'il remarque que l'un des disciples reste encore avec cette maladie, je suis sûr qu'il lui dirait "Va faire tes ablutions". Il dirait cela parce que, si un jour, se rassemblent un bon juif, un bon chrétien, un bon bouddhiste, un bon musulman, ils ne trouveront rien, absolument rien qui les divise. Au contraire, si chacun récite les paroles de son prophète, il ne trouvera que des paroles qui entretiennent, qui fortifient l'amitié, la fraternité et l'amour, et c'est cela qui satisfait tous les prophètes. (El Morchid, octobre 1949) »*



*Le Cheikh entouré de ses disciples dont deux européens : Abdallah Redha à la droite du Cheikh et assis à droite les mains croisées sur la poitrine si Mahdi el Françaoui (Jean Charles), adopté et élevé par le Cheikh - 1948*

## L'appel universel de Bruxelles

La portée du message du cheikh 'Adda va bien au-delà de la société musulmane, et il s'adresse bientôt à l'humanité tout entière lors du Congrès spiritualiste mondial, premier du genre, organisé par l'Association Théosophique à Bruxelles en 1946. L'un des organisateurs, Serge Brisy – pseudonyme d'une femme – reçoit l'enseignement de cheikh 'Adda. Dans sa lettre d'invitation du 20 février 1946, elle écrit : « Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, mais jamais je n'ai oublié l'enseignement reçu dans votre sainte zâwiya de Mostaganem, qu'Allah la protège. Nous organisons un Congrès spiritualiste mondial où nous espérons grouper toutes les religions pour dresser ensemble une Charte Spirituelle de l'Humanité. Si l'un de vous, mes chers frères, venait de Mostaganem, quelle joie ce serait de vous revoir. »

Ne pouvant assister à ce congrès en raison de sa maladie, cheikh 'Adda envoie un message historique dans lequel il appelle les croyants au dialogue et au partage des valeurs spirituelles et morales contenues dans tous les livres saints et toutes les sagesse enseignées de génération en génération. La condition de la réussite du dialogue, rappelle-t-il, est de placer l'Un au-dessus des groupes et des dogmes.

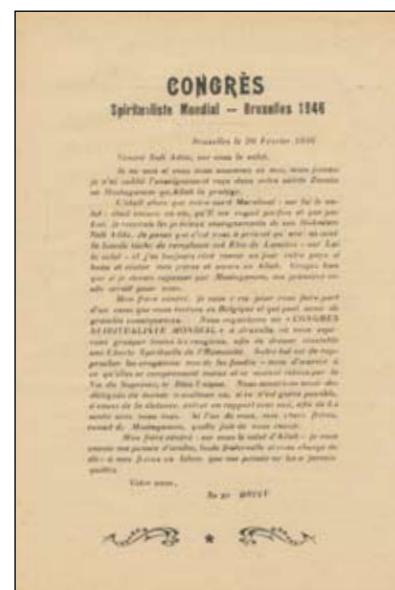
Il relève d'abord la nécessité de ce dialogue : « Frères ! Le monde, dans son ensemble, se trouve avoir besoin, non seulement du plus grand, mais aussi du plus petit des avantages qui s'attachent à votre Congrès. Et le plus petit de ces avantages réside dans le fait qu'il s'est répandu et s'est publié parmi les peuples que les croyants, bien que de races et de religions différentes, se réunissent en une même haute assemblée, pour se mettre, un instant, en rapport étroit les uns avec les autres, afin d'affermir les liens d'amitié et de fraternité entre eux ».

Ensuite, il rappelle que Dieu a créé l'homme par miséricorde et lui a soumis les autres créatures pour qu'il croie en Lui et Le loue pour ces bienfaits. Par ignorance, il a cru qu'il était tout puissant, qu'il pouvait dominer tout, qu'il détenait la vérité et qu'il se suffisait à lui-même. Mais quelle que soit sa prétention, il se trouve souvent dans des situations de faiblesse et d'impuissance. Par nature, l'homme rêve de richesse et de domination mais la réalité montre que, dans l'exercice de ses rêves, il fait souffrir ses semblables. La religion est venue pour l'éduquer à agir avec sagesse et prudence envers lui-même et envers les autres. Par miséricorde, Dieu a envoyé Adam sur terre comme Son représentant afin de gérer celle-ci selon les lois divines. Elles

sont une source de paix et de justice pour tous. Par contre, les lois imposées par les hommes changent souvent au gré de leurs caprices. De là naissent les injustices et les conflits : « Il n'est donc pas possible à un peuple, quel qu'il soit, écrit le Cheikh, de retrouver le bonheur éternel et la tranquillité parfaite à moins qu'il ne revienne aux lois de la Vérité et qu'il n'en fasse l'instrument du bien dans chacune des circonstances de son existence ».

Il souligne l'universalité de la Révélation : « Tous les prophètes ont répandu la justice et la paix. Il ne nous a jamais été rapporté qu'un prophète ait semé la discorde entre les hommes. Il n'en est aucun qui n'ait été le serviteur de Dieu. Il n'est donc pas juste d'établir une différence entre ces envoyés. Parmi eux figure le prophète Muhammad (ssp), le sceau de la prophétie, à qui Dieu a dit de ne faire aucune distinction entre les prophètes. Celui qui fait une distinction quelconque entre les prophètes suit donc une voie d'égarement. »

Enfin le Cheikh rajoute « Frères ! J'ose espérer que vous voudrez bien prêter attention au but visé par ces paroles et étudier avec soin leur signification et leur portée. » (*El Morchid* n°2 septembre 1946)



*Texte de l'Appel universel de Bruxelles - 1946*



*Message du Cheikh à l'occasion du Congrès Mondial des Religions de Paris - 1949*



## La zâwiya et les haleines de la proximité

« L'important n'est pas de me voir mais de me connaître. » Cheikh 'Adda Bentounes

Pour Jean-Gabriel Brosset, président honoraire de la section d'Oran des Amis de l'islam, « la zâwiya est un paradis terrestre de silence et de piété où l'on oublie les villes bruyantes, la misère des hommes, l'enfer des machines, les bruits des batailles. »

Jean Biès, avec l'enthousiasme de ses dix-neuf ans, se souvient « de la petite cour de la zâwiya, où des roses, des jasmins et des balsamines montaient le long d'une treille, de l'antique olivier dont les racines tracassaient le sol, des colombes qui roucoulaient au sommet des palmiers. Non loin de là, se trouvait la salle de prières nattée de jonc et le sombre catafalque du précédent Cheikh, [...]. L'hospitalité y était d'une courtoisie exquise, nuancée d'une gentillesse naturelle de parole et de geste, au sein d'une pauvreté volontaire et digne. Le chant d'un jet d'eau berçait notre tranquillité. Nul signe de rationalité ne venait entraver nos séjours, n'imposer d'horaire précis. Cette parcelle paradisiaque était faite de liberté, de transparence ; l'un de nous l'avait baptisée *Jannat al-Dhât*, (le jardin de l'Essence). » (Voies des sages)

De l'avis unanime, l'atmosphère de la zâwiya-mère est imprégnée d'une indicible paix. Le cheikh 'Adda y accueille, dans un esprit de dialogue et de réconciliation, tous les hommes, - opposants compris -. À ses ennemis, il souhaite « que Dieu leur prête longue vie ». « Mais



Le Cheikh avec l'écrivain Jean Biès – Mostaganem septembre 1950

pourquoi ? » s'étonne un disciple. « Accordons-leur une chance afin qu'ils se repentent. Ils ne m'aiment pas mais moi je n'ai rien contre eux [...] Ils souffrent, ils ont la haine dans le cœur. C'est Dieu qui les a faits tels qu'ils sont. Je n'ai pas le droit de le regretter ».

Dans la zâwiya résident en permanence une centaine de personnes : la famille proche, quelques disciples à demeure, des pèlerins, des visiteurs, des voyageurs, des malades et des indigents. Ils sont aux bons soins de Lalla Kheira et sous la protection du Cheikh qui dit : « Lorsque je m'endors, je pense que les croyants m'observent, lorsque je m'éveille, je pense que les croyants me regardent. Je n'aide pas ceux qui souffrent pour qu'ils deviennent mes disciples. Si Allah veut, je les aide à trouver leur foi, mais uniquement dans le but de servir mon Dieu en soulageant la misère de mes frères. » (*El Morchid*, septembre 1946)

Durant les fêtes religieuses, les séminaires et les colloques, la maison rayonne « comme une mariée dont tout le monde s'occupe ». Cheikh 'Adda se tient devant la porte pour accueillir les pèlerins qui affluent de toutes les régions du Maroc et de l'Algérie. « Il semblait attendre mon arrivée, écrit Catherine Delorme, et me reçut comme un membre de sa famille spirituelle, me témoignant même une estime particulière. Étonnée par ces marques de considérations, à la fois gênée et rassurée par cet accueil, j'étais aussi inquiète d'arriver ainsi en pleine fête parmi la multitude des *fuqarâs*. » (Le chemin de Dieu)

« Pour ma part, écrit Jean-Gabriel Brosset, je garde en mon cœur le souvenir de ces heures bénies où j'ai vu et entendu le cheikh Hadj 'Adda [...]. Quand il parle, une lumière sort de ses yeux et semble irradier autour de lui [...]. D'une voix très douce, avec des *mudhâqara* simples, poétiques, [il] avait le don de suggérer au tréfonds de l'âme de chacun, des images qui éclaircissaient des notions qui, jusqu'alors, reposaient dans l'inconscient et qui, subitement, devenaient claires, pleines d'enseignements et de révélations. Dans l'ambiance forte et apaisante du Cheikh, on se sentait devenir plus intelligent, plus conscient, comprenant davantage. [...] Les contradictions intellectuelles, les conflits du cœur et de la raison se trouvaient résolus, harmonisés, unifiés. [...] Cette influence spirituelle initiatrice et salvatrice, le Cheikh l'exerçait sur tout le monde, hommes, femmes, jeunes gens, aussi bien sur le berger arabe que sur le professeur de faculté, le vagabond, le magistrat, le balayeur de rues, l'officier décoré, le *chaouch*, le docteur, le cireur de chaussures, l'écrivain, le vendeur d'eau... À chacun et à tous, il donnait exactement ce qu'il leur fallait. Il ne les instruisait pas mais il les éveillait ».



*Dans l'intimité*



*Sous le treillis du jardin*







*Le Cheikh dans le jardin intérieur de la zâwiya entouré de moqadems et de grands fuqarâs du Maroc, à l'occasion du mariage de son fils Hadj el-Mehdî*

Son charisme, et son humanisme étaient reconnus par tous les habitants de sa ville, dont il était aimé et respecté. »

« Quand il entra dans la pièce, explique le *musammi'* Si Lahsen Belkheir, j'avais la langue nouée, une étrange force se répandait dans l'air et en nous ». « Toujours souriant et affable, malgré la maladie, les épreuves et les fatigues, écrit Emile Dermenghem, il rayonnait de bonté et ruisselait de *mudhâkarât*, d'anecdotes morales et mystiques, d'apologues empruntés à la vie courante ou aux écrits des grands soufis. Il n'attachait pas une importance excessive aux exercices acrobatiques de méditation et aux multiples récitations des litanies. Il les dosait selon chacun, mais insistait sur la participation aux réunions.



### *L'enseignement du Maître à ses disciples.*

***Ci-contre : Catherine Delorme dite Mamita relate sa rencontre avec le Cheikh, en 1948, dans son livre, Le chemin de Dieu***

Au dernier congrès qu'il présida, des dizaines de *halqas*, cercles de vingt, cinquante, cent *fugarâs* chacune, prenaient part, la nuit, à l'hallucinante *'imara* » (Emile Dermenghem, *Le culte des saints dans l'islam maghrébin*).

« À l'enseignement écrit, note J.Biès, il préférait l'oralité, comme tout homme de tradition pour qui, plus que les écrits, demeurent les paroles, plus sûrement gravées dans la mémoire que dans le marbre.

Il s'exprimait en phrases courtes, ponctuées de longs silences, modelées de gestes vagues. Paroles concrètes et imagées, gracieuses paraboles, d'une apparente naïveté. Dieu dit-on en islam, n'éprouve point de honte à prendre pour symbole même une mouche. (Jean Biès, *Voies de sages*)



Sa simplicité étonne tous les visiteurs. « Interrogez le Cheikh, très humble, très simple, comme est la vraie valeur authentique. Il vous répondra qu'il ne veut pas qu'on le divinise mais qu'il indique sa voie, il dit que ce n'est que la sienne et accepte que les autres aient la leur ». J.G. Brosset.

« Un jour que j'étais sur le pas de ma porte, il fondit sur moi. Son œil brûlait de ferveur : il était l'élève des mystiques soufis de la zaouïa de Mostaganem « Je vous attendais » me dit-il en guise de salutation (...) L'homme rayonnait de puissance intérieure. Après m'en avoir demandé la permission, il me prédit mon avenir. Je l'avais entendu sans y croire : tout y était, la publication de nombreux ouvrages, alors que pas un n'était projeté, les voyages et les missions aux quatre coins de la planète, mon établissement à Paris puis à Jérusalem, alors que rien ne m'y poussait et même le rôle que devait jouer sur ma voie « un juif barbu et nanti d'une épée », alors que je ne connaissais personne qui pût répondre à ce signalement, donné quelques mois avant que je rencontre, le jour où on lui remettait son épée d'académicien, René Cassin. Aujourd'hui que cette vision, oubliée aussitôt qu'entendue, s'est réalisée avec tant de précision, comment expliquer la possibilité de prévoir l'avenir ? (...) Lorsque je partis pour Paris où je devais poursuivre mes études, les convictions athées que mes professeurs du lycée d'Oran s'étaient efforcées de m'inculquer étaient ébranlées. La Bible avait cessé d'être pour moi un accessoire inutile et Dieu une vieille lune. » André Chouraqui, *Ce que je crois*

Jean Biès, quant à lui, nous transmet cette parole du Cheikh : « Je vous ai fait voir mon chemin ; je vous ai livré mon secret. Mais s'il vous arrive de découvrir un être plus vrai que moi, je vous demande



de ne pas aller à lui tout seul, mais de me prévenir et de me donner la main : nous irons le voir ensemble.»

Sous les auspices de cheikh 'Adda, humble gérant de la maison de Dieu, la zâwiya de Mostaganem devient un lieu de rencontre fraternelle et de haute spiritualité.

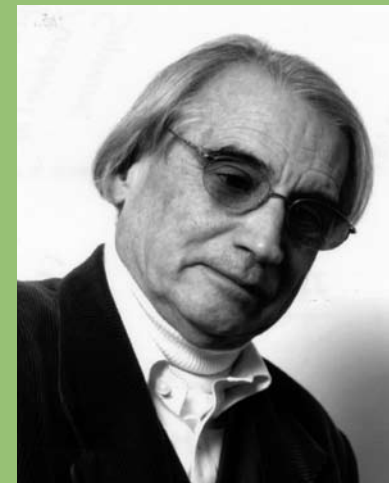


*A l'ombre du jujubier de Dabdaba...*

### *Cheikh 'Adda et l'aveugle*

« Il y avait à la zâwiyah un vieil aveugle, raconte encore Jean Biès. Le Cheikh le conduisait par la main, l'installait toujours à la meilleure place, le menait au lieu de prières, le suivait comme un disciple. "Mais voyons Cheikh lui disions-nous, il exige de vous plus que vous-mêmes n'exigez de nous !". Il répondit : "Laissez-moi lui donner la main, pour l'amour de Dieu. Ne sommes-nous pas tous des aveugles ?" »

*Jean Biès*



### **Esclave de Dieu**

« - Cheikh, lui dit un jour son médecin, le premier jour où je vous ai vu avec tous les disciples autour de vous dans votre zâwiya, offrant du thé, du café, des gâteaux, et constatant la grande vénération de tous envers vous, je me suis dit : voilà un roi ! Ensuite je vous ai revu, je vous ai fréquenté et maintenant je crois que je vous connais. Alors, lorsque je vois tous les disciples vous vénérant, vous embrassant la main, vous offrant des cadeaux, je dis : voilà un serviteur. Vous ai-je compris, Cheikh ?

- Docteur, répondit-il, la vérité est que pour être l'esclave de Dieu, il faut être l'esclave de Ses créatures. Et les créatures de Dieu, c'est tout le monde. Je dois quand même vous dire que je commence par être l'esclave de ma femme, l'esclave de mes enfants, l'esclave de mes disciples et puis, au fond, du premier qui se présente. »

### **La sœur et le pain**

À une sœur qui avait rêvé qu'on lui donnait un pain par la fenêtre du premier étage, il répond : « Le pain, c'est la parole de Dieu que l'on apporte pour votre âme. Mais vous êtes placée trop haut, ma sœur, et il est un peu difficile de vous ravitailler. Pour celui qui habite en bas, qui descend, qui se baisse, c'est plus simple : il reçoit son pain très facilement par la porte. Essayez, ma sœur, de trouver un logement au rez-de-chaussée. Habitez toujours en bas, où tout le monde peut vous servir facilement. » (Lettre à un Faqir - Lettre 16 juillet 1948)

### **Les conceptions de la confrérie**

L'idéal de la confrérie est celui de tout ordre qui se réclame sincèrement de la doctrine soufie. La doctrine soufie aspire à connaître Allah et à s'en approcher par la pratique de toutes sortes d'actes méritoires jusqu'à ce que l'adepte s'élève suffisamment pour atteindre l'extrême degré de perfectionnement l'acheminant vers le Vrai, le Réel, degré qu'atteignent ceux qui ont la faveur divine d'être les héritiers spirituels des prophètes. Quelles sont les conceptions de la confrérie ? Les conceptions de l'ordre tendent à ramener l'humanité entière vers la fraternité et la paix en consolidant les points purs, en prêchant les hauts principes religieux jusqu'à ce que revive l'amour fraternel en puissance dans les cœurs, comme le beurre est dans le lait, et qui n'apparaît que sous l'action de barattage. Si le monde se pénétrait de cette fraternité de notre père Adam et de notre mère Eve, tout désaccord cesserait, l'amitié et la fraternité règneraient en maîtres, toute rancune, toute haine disparaîtraient et le genre humain vivrait dans le bien-être et la quiétude que rien ne troublerait. Telles sont les conceptions de tout ordre sincère.

**Cheikh 'Adda Bentounes**



## Lalla Kheira ou le port d'attache

Fille adoptive du Cheikh fondateur, épouse de cheikh 'Adda, mère de cheikh el-Mehdî et grand-mère de cheikh Khaled, Lalla Kheira a une nombreuse descendance (quatorze enfants dont huit ont survécu). Elle est un exemple pour les femmes. Elle assure avec courage la vie tant matérielle que spirituelle de la zâwiya pendant près d'un siècle, traverse de nombreuses et profondes tempêtes. Avec dignité et discrétion, elle remplit le rôle que le cheikh al-'Alâwî mourant lui a confié aux côtés de cheikh 'Adda : « Je te laisse, lui a-t-il dit, dans la zâwiya tel un port où les bateaux de tous les coins du monde viendront accoster » Dès l'âge de huit ans, le cheikh al-'Alâwî l'emmène avec lui dans ses pérégrinations à cheval, et lui construit une piscine pour lui apprendre à nager. Il lui donne une éducation d'éveil conforme aux principes de l'islam, avec la noblesse et la dignité à laquelle tout être a droit, d'une façon ouverte et correspondant à son temps. Il lui enseigne la loi islamique, la poésie et le chant. Au quarantième jour de son décès, le 26 mars 1998, cheikh Khaled Bentounes la décrit comme « une reine sans royaume, sans trône, sans cour, sans peuple, sans nationalité, gardienne de la maison de Dieu, sa protectrice et son porte-bonheur.

Elle était un modèle à suivre en privé comme en public. Là où elle se rendait, elle était reine en vérité. Tous l'acceptaient et l'aimaient. » Puis il ajoute : « Si l'envoyé de Dieu, le prophète Muhammad (ssp), a caché son secret dans sa fille Fâtima al-Zahrâ', le cheikh al-'Alâwî lui aussi, a mis le sien en sa fille Kheira. Elle était en possession de la force du secret (*al-sirr*), mais n'en tirait aucun avantage et ne prétendait à aucun honneur. Elle n'a initié aucune femme, n'a donné aucun



*Lalla Kheira le jour de son mariage  
1924*



*Lalla Kheira dans les années 70*

*dhikr*. Elle orientait vers le Cheikh ou vers la muqadima toute personne qui allait la voir dans ce but. Cependant beaucoup ont obtenu d'elle conseil et bénédiction. Son énergie et son pouvoir spirituels étaient tels qu'elle était la seule à être exaucée dans le sanctuaire. »

Servante de Dieu, elle partage, par l'exemple et en toute discrétion, le « secret » spirituel qui lui a été confié. Très pieuse, elle a toujours son chapelet en main et ses paroles ne sont que prières et invocations : « Que la rencontre avec Allah soit agréable » dit-elle quotidiennement. Ses silences mêmes forcent le respect, non pour elle mais pour Dieu et Sa maison. Excellente mère, ses enfants témoignent qu'elle a fait d'eux et d'elles des personnes épanouies et responsables. Elle

traite, aime et considère comme ses propres enfants tous ceux qui vivent à la zâwiya et particulièrement les enfants de parents pauvres qui sont éduqués et élevés sous sa tutelle jusqu'à leur mariage, ainsi que les disciples adultes (*mudjaridin*) qui se vouent à la prière, à la méditation et aux travaux quotidiens de la zâwiya jusqu'à leur mort. Elle leur dit : « Travaillez avec foi dans cette maison, la maison de Dieu. Il vous le rendra. Le serviteur est toujours rétribué selon ses intentions ». Lalla Kheira reçoit avec chaleur, simplicité et générosité tous les visiteurs, quels qu'ils soient, savants ou incultes, riches ou pauvres. « Nous

sommes tous les hôtes d'Allah, disait-elle, c'est Lui qui nous nourrit, c'est Lui qui nous donne et c'est Lui qui reprend ».

A travers elle et les femmes de la zâwiya se manifestent une stricte égalité et un même traitement pour tous ceux qui y vivent. Tous mangent la même cuisine. Tous sont habillés de neuf à l'occasion des fêtes : le *mawlid* et les deux *aïds*. Les soirées se passent ensemble, autour de grand *kanoun* (brasero) en hiver et sur la terrasse en été, à écouter les conteuses et le récit des faits quotidiens.

### **Le conte soufi**

« Le conte soufi est construit de manière à présenter un modèle, un dessin ou une série de relations à l'esprit du lecteur. Une fois que celui-ci s'est familiarisé avec cette structure, il peut comprendre des concepts et des expériences de structure similaire mais opérant à un niveau supérieur de perception....(...) Cette méthode peut apporter l'éclaircissement à l'individu suivant son aptitude à comprendre. Elle peut constituer aussi une part essentielle des exercices préparatoires de l'élève. Il doit pouvoir aller au delà des apparences sans que soit entravée pour autant son aptitude à comprendre et à apprécier l'humour et les autres caractéristiques extérieures de l'histoire. Dans les groupes soufis, il est de règle de s'imprégner des histoires dont l'étude est proposée de sorte que leurs multiples significations se révèlent aux élèves au moment où cela est utile à leur développement. Cette deuxième phase requiert parfois l'intervention d'un maître enseignant, lui seul connaît le "moment" et le "lieu" de ce développement. C'est pourquoi, selon l'ancienne terminologie soufie, les contes soufis passent pour "emprisonner un secret sans prix" qui est "libéré par le pouvoir d'un maître enseignant". Analyser ces histoires c'est les déposséder de leur fonction instrumentale : désassemblez les éléments d'un marteau, il cesse à l'instant d'être un marteau. De temps immémoriaux, les contes ont été les porteurs de la connaissance et les instruments de la compréhension... » (Idries Shah, Apprendre à Apprendre)

« L'art du conteur opère : nous entrons dans l'histoire, nous comprenons bientôt que c'est de nous qu'il s'agit, de ce que nous sommes, de ce que nous pourrions être. L'histoire nous prend et nous apprend, nous captive et nous délivre. Elle nous amène aussi à pressentir, au-delà des mots, une réalité plus réelle que la réalité ordinairement perçue. Ces contes de sagesse, au cœur de la tradition soufie, nous transportent loin dans l'espace et le temps parmi ces philosophes-en-action qui allient sens pratique, discernement psychologique et intuition profonde. » (Idries Shah, Contes soufis)



**Ses broches en or (bzima)**



**Pièces d'or anciennes (soltani) qui servaient de parure**



**Collier en or massif et pierres précieuses (Krafache)**





### *Lalla Kheira en prière*

Les jours et les mois sont rythmés selon les tâches et les saisons : lessive, torréfaction, salaison, conserves, confitures, etc. Pour les sorties en mer, les visites aux mausolées ou aux bains maures, c'est l'ensemble de la zâwiya qui se déplace.

L'enseignement spirituel est donné le vendredi dans les séances de *dhikr* dirigées par une femme extérieure à la zâwiya. « Le savoir est une obligation pour tout musulman et toute musulmane » : selon cette recommandation du Prophète, les femmes reçoivent les mêmes préceptes et la même éducation que les disciples hommes. Elles sont considérées comme pouvant atteindre les états mystiques les plus élevés et doivent être respectées, de surcroît, pour leur noble fonction de transmetteur de vie.

Les qualités morales jointes à une bonne instruction sont, pour les maîtres 'alâwîs, la meilleure préparation à leur intégrité et leur meilleure arme pour affronter toutes les difficultés à venir. « Et il y va du bien-être de tous, ajoute cheikh Khaled Bentounes, car si l'être humain a besoin de ses deux pieds pour marcher, de même



*Avec Ahmed Ben Bella, premier chef d'état algérien (1962 - 1965) à la zâwiya de Mostaganem*

la société a besoin d'équilibre et de fraternité, d'une union saine et bienveillante entre l'homme et la femme, afin d'évoluer ensemble et complémentaires vers un monde harmonieux et libre pour tous. » Cheikh Khaled Bentounes, Message.

Pour le cheikh 'Adda, Lalla Kheira est une épouse élégante, discrète et affectueuse, une infatigable compagne et un précieux soutien, au point que certains *fugarâs*, hésitants à se rattacher au cheikh 'Adda à la mort du cheikh al-'Alâwî, le font néanmoins, par respect pour elle.

Modeste, Lalla Kheira ne tire aucune fierté de ses qualités et de ses dons, elle s'assied toujours au dernier rang de l'assemblée, comme le lui a recommandé le cheikh al-'Alâwî et ne quitte jamais cette place, jusqu'à sa mort, le 8 mars 1998. Sa disparition attriste profondément tous ceux qui l'ont connue. Elle reste le témoin d'un siècle de changement, de douleur mais aussi d'espérance, témoin qui a œuvré et participé depuis sa naissance à servir fidèlement et à transmettre cette spiritualité à la saveur féminine.

Parmi ces femmes, Fatima Guénaoui, qu'on appelle Khalti, est l'amie intime et le bras droit de Lalla Kheira. Elle soigne toute la fa-

mille avec ses herbes et ses tisanes et aide sans relâche à la cuisine la grand-mère. A celles et ceux qui, le grand âge venu, lui demandent de se reposer, elle réplique fâchée : « Je ne peux boire et manger dans la maison de Dieu sans la servir ! » Elle est si attachée à Lalla Kheira, qu'elle ne conçoit pas de lui survivre et quitte effectivement ce monde deux semaines après elle.

*Khalti sa fidèle compagne et la nourrice de sidi Khaled*



*Lalla Kheira vers la demeure éternelle*

## Les nouvelles zâwiyas dans le monde

Grâce à la détermination et l'universalité du Cheikh, le message de tolérance et d'amour se répand et rayonne. Des dizaines de nouvelles zâwiyas s'ouvrent en Algérie (Frenda, Tighinnif, Zemmoura, une nouvelle à Relizane, Oran-Senia, Ténès...) et au Maroc (Ceuta, al-Hussaima, Taferssit, Imezrûn, Oujda, Meknès, une seconde à Tetouan). D'autres apparaissent au Moyen-Orient (Palestine), à Madagascar et au Sénégal. C'est à Dakar que s'ouvre la première zâwiya 'alâwiyya en Afrique noire.

Des militaires africains de l'Afrique Occidentale Française, dits les « tirailleurs », transitent par Mostaganem pour effectuer leurs classes avant de partir se battre en Europe. Nombre d'entre eux viennent faire leurs dévotions à la zâwiya de Mostaganem où ils rencontrent cheikh 'Adda et sont touchés par son message. Le premier Sénégalais avéré *faqîr* 'alâwî est Mamadou Sall. Dans les années 1945, cet instituteur se rend à Mostaganem puis diffuse, au Sénégal, la revue *El Morchid et les Amis de l'islam*. En 1952, le Cheikh 'Adda envoie les moqadems Ahmed Farhat et Hadj Ibrahim al-Ghattas en Afrique noire pour répandre son enseignement mais ils n'y restent pas longtemps : cheikh 'Adda vient de décéder, ils reviennent à Mostaganem.

D'autres zâwiyas sont créées en Europe : en Grande Bretagne (Birmingham, Leeds, Liverpool, Cardiff, etc) et en France (Morez, la Grande-Combe)



*Tanger – vue générale*





*Le moqadem si Ahmed Farhat rend visite aux fuqarâs du Sénégal en 1952*

Les premiers disciples européens du cheikh al-'Alâwî et les émigrés qui résident en Europe ont déjà fait connaître le soufisme en Occident et le nombre de nouveaux adeptes ne cesse de croître. « Je suis heureux, écrit le Cheikh à un disciple européen, de vous savoir en France [...] Depuis longtemps, je vois le monde européen colonisant le monde musulman, et je constate qu'il a pris le corps mais n'a pas pu coloniser le cœur. La colonisation des cœurs est plus puissante, plus propre, plus honnête, plus humaine car elle est dominée par des qualités et des vertus sublimes : simplicité, calme, paix, amour, compréhension mutuelle, tout ce qui fait une fraternité solide. Chacun, dans cette voie, cherche à soulager autrui pour le faire profiter de son savoir s'il se trouve plus savant, ou de profiter du sien s'il est ignorant. C'est l'entraide entre les créatures du même Dieu. » (*El Morchid* août 1950).



*Zâwiya 'alâwiyya de Gaza en Palestine*



*Lettre de soutien des fuqarâs de Palestine au Cheikh le reconnaissant comme héritier et successeur du cheikh al-'Alâwî - 1934*



*Cheikh Muham-  
mad Qassim, mo-  
qadem de la tariqa  
'alâwiyya posant  
la première pierre  
de la mosquée de  
Liverpool - 1950*



*Tanger, la  
mosquée*

ARTICLE TRADUIT DE LA REVUE MENSUELLE  
"THE ISLAMIC REVIEW" (Août 1952)  
-i-i-i-i-

L'ASSOCIATION RELIGIEUSE ISLAMIQUE "ALAOUIA" DE CARDIFF

En Angleterre, il existe une très importante communauté de Musulmans d'Aden-Yemen, qui appartient à l'ordre soufiste fondé par le Cheikh ISMAILIYA d'Algérie. Cette société a célébré sa fête annuelle (Ihtifal) les 9, 10 et 11 mai 1952 à Cardiff. Les cérémonies se déroulèrent sous la direction du Cheikh HASSAN ISMAIL, qui fut secondé par M. HASSID YAHIA (Intendant) et M. AMI BASHA (Conseiller de la Société).

La manifestation la plus marquante des trois jours de prières fut une procession autour du quartier musulman de Cardiff, et à cette émouvante cérémonie de nombreux Musulmans des campagnes éloignées avaient été invités. Ils affluèrent en oars complets venant de Birmingham et d'autres villes importantes. Parmi eux se trouvaient des membres du Conseil Musulman, entre autres l'éditeur de THE ISLAMIC REVIEW (la revue islamique), M. ISMAIL, de York (Secrétaire du Conseil) et le Colonel ABDULLAH BAINES-HEWITT, un musulman anglais très connu.

La procession était précédée des porte-étendards, accompagnés par des enfants musulmans. Après eux venait le Cheikh HASSAN ISMAIL et d'autres notables religieux, accompagnés de plusieurs centaines de croyants. La procession dura une heure et, après la récitation du Coran dans la rue, un repas fut servi.

Malheureusement la principale mosquée de Cardiff n'était pas utilisable, parce qu'en réparations, et la mosquée qui servit aux cérémonies suivantes était trop petite pour contenir le très grand nombre de fidèles. C'est pourquoi des haut-parleurs avaient été installés, afin qu'il soit possible à tous de suivre la cérémonie, une grande partie des fidèles était obligé de rester dans la rue.

Plusieurs allocutions furent prononcées, notamment par les membres du Conseil Musulman, qui exprimèrent leur joie de voir un tel rassemblement de Musulmans se consacrant tous à l'exercice de la religion.

Après les allocutions l'assemblée se dispersa, à l'exception d'un petit nombre de fidèles qui désiraient prendre part au Dikr récité par le Secrétaire de la Société religieuse islamique Alaoiia, et par l'Imam de la mosquée de Birmingham.

*Traduction de  
l'article tiré de la  
revue mensuelle  
Islamic Review,  
août 1952*

IN/RG.-

ALGER, le 20 MAI 1952

N° 1244 N°/5

RENSEIGNEMENT

OBJET: Confrérie Alaoiia

Les soukâtémis GHASSEM BRAHIM et LEHMI OUMMED FATEB, de la société alaoiia de l'octagone ont partit par avion pour Dakar afin d'y inaugurer une mosquée faite par d'anciens tirailleurs sénégalais et d'y donner des conférences. Ils y sont arrivés le 5 AVRIL 1952.

DESTINATAIRE

M. le Préfet (Cabinet - S.L.M.A.) GRAN

Comme suite à sa transmission n° 251  
du 21 Mars 1952.-

*Hachy*

*Lettre d'informa-  
tion administrati-  
ve sur le voyage au  
Sénégal (5 avril  
1952) du moqa-  
dem si Ahmed  
Farhat et de son  
compagnon si Bra-  
him Ghattas*





*Réunion spirituelle à la zâwiya Tafersit – Maroc*



*Oujda – le quartier arabe*



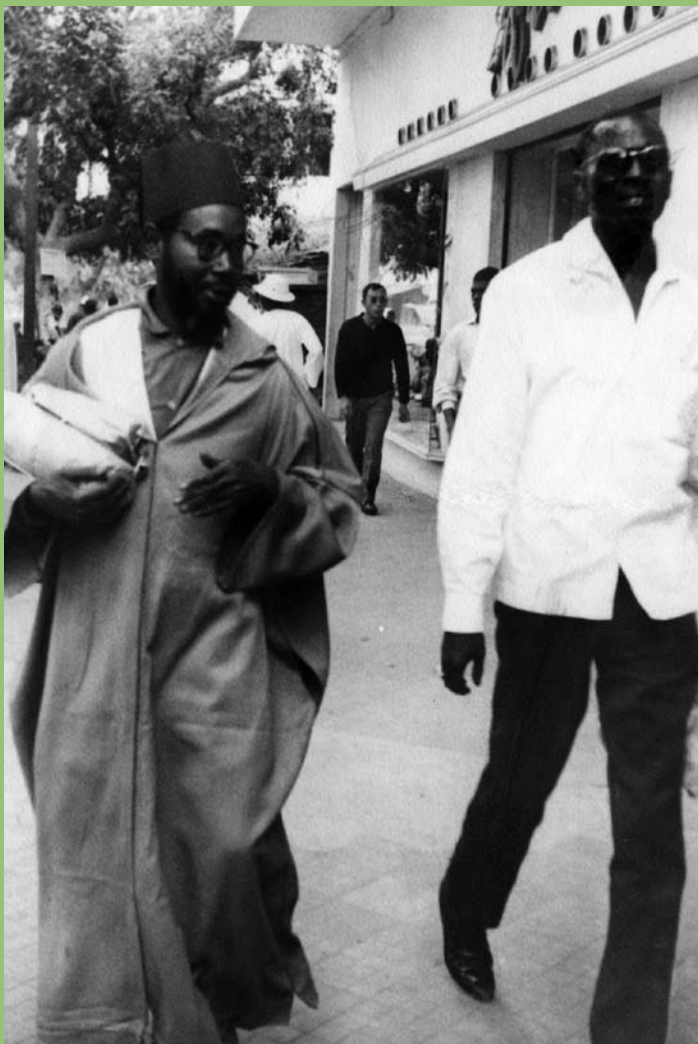
*Les moqadems du Rif avec les fuqarâs de Hoceima – Maroc*



*Le tombeau de sidi Yabyâ - Oujda – Maroc*

### Les noirs et les blancs

« Oui mes frères, j'aime les noirs malgré que je sois blanc. Déjà après la mort de mon vénéré Cheikh spirituel, le grand saint al-'Alâwî, j'avais décidé d'abandonner toute ma famille et mon pays pour aller, en Afrique, vivre à côté des noirs, où mon cœur me disait qu'il y avait des cœurs purs. Oui, dans le fond de mon cœur j'aime les noirs, non pas parce qu'ils sont noirs, mais parce qu'ils ont été mis en esclavage, et qu'étant moi-même un esclave de Dieu, j'aime les esclaves. Si les gens étaient raisonnables, ils devraient accepter de bon cœur d'être esclave. Je dis que si dans notre vie, on ne passe pas par l'état -maqam- d'esclave, on ne peut jamais arriver à celui du maître. » (Les amis de l'islam N°36 Mostaganem 1955)



Moqadem du Mali

### Les écrits du Cheikh

En hommage à son maître, cheikh Hadj 'Adda écrit et publie dès 1936, un ouvrage consacré à la vie et à l'œuvre du cheikh al-'Alâwî, *Al-rawda al-saniyya fi l-ma'âthir al-'alâwiyya* (Les sublimes florilèges du Cheikh Al-'Alâwî). Martin Lings s'en inspira largement pour son ouvrage très connu et traduit en plusieurs langues : *Le Cheikh Ahmed al-'Alawî, Un saint soufi du XXe siècle*.

Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur le soufisme et sur l'islam mais toute la saveur, la grandeur et la profondeur du deuxième maître de Mostaganem tient à l'équation réussie d'une profondeur métaphysique exprimée de façon simple et limpide, à la portée de tous. Elle se découvre principalement dans ses articles et ses lettres, heureusement conservés, grâce à des témoins proches du Cheikh, disciples ou non : Emile Dermenghem, Léon Neveu, Léon Langlet, Jean-Gabriel Brosset, Alphonse Izard... qui en ont recueilli et édité une bonne part.

Léon Langlet, directeur honoraire des hôpitaux d'Alger, a privilégié les contes et histoires traditionnelles dans *Ainsi m'a parlé le vénérable Sidi Hadj 'Adda* paru dans les *Cahiers des Amis de l'islam* n° 2.

Alphonse Izard a réuni dans *Jésus, Âme de Dieu* les enseignements sur Jésus avec lequel cheikh 'Adda avait une intimité particulière. Ces deux ouvrages ont fait l'objet d'une nouvelle édition par le cheikh Khaled Bentounes, sous le titre : *Le Chœur des prophètes, enseignements soufis* du Cheikh 'Adda Bentounes et *La fraternité des cœurs*).

### Les articles

Parus principalement dans *Lisan al-dîn*, *al-Balagh* et *el-Morchid*, ses articles, écrits au début du XXe siècle, n'ont rien perdu de leur pertinence et de leur actualité. Ils éclairent non seulement les problèmes que rencontre l'islam aujourd'hui mais aussi l'ignorance qui forge le jugement de l'Occident sur le monde musulman. Ce maître de haute spiritualité, très attentif aux problèmes de son époque, s'y révèle fin pédagogue spirituel, sage réformateur et analyste visionnaire de l'état du monde et des remèdes à appliquer pour rétablir la paix et la prospérité pour tous. Ils sont rassemblés en quatre chapitres dactylographiés (en français) dans le livre intitulé (*Le livre du guide*, Archives de la tariqa 'alâwiyya.)



## La correspondance

Malgré leur caractère intime, les lettres du Cheikh ont une portée universelle. Dans les réponses pleines d'humour et de délicatesse qu'il apporte aux questions que se posent, lors de leur cheminement spirituel, des hommes et des femmes, disciples ou non, transparaît, à chaque mot, l'amour de tout vrai maître pour celui qui s'adresse à lui. On y voit, ou plutôt on y « goûte », comment un maître soufi guide, nuance par nuance et pas à pas, avec une infinie douceur, le cœur de quiconque cherche sincèrement la Vérité. Cette correspondance est largement inédite. Certaines lettres de caractère général ont été publiées de son vivant dans la revue *El-Morchid*, d'autres dans *Le cœur des prophètes*. Une partie de la correspondance en français a été dactylographiée et archivée dans un document provisoirement appelé *Lettres à un faqîr*.

## L'Adieu

« Je m'en vais avec une barbe blanche et je viendrai avec une barbe noire et vous ne me reconnaîtrez pas, avait dit le cheikh al-'Alâwî. Et moi je vous dis : « Je m'en vais, moi aussi, et je pars avec une barbe blanche et je reviendrai sans barbe, et je sais que vous direz que ce n'est pas moi. Mais si le locataire ferme la porte d'entrée que j'ai ouverte, et qu'il ait le désir d'en ouvrir une autre sur la façade de l'immeuble, resterez-vous devant la porte fermée ou passerez-vous par la nouvelle porte ? Celui qui veut entrer ne s'arrête pas à la porte. Il entre par celle qui fait entrer. »

Six mois avant sa mort, cheikh 'Adda écrit, non sans humour, à un disciple : « Vous savez, comme j'ai beaucoup de maladies, je ne reste jamais sans soin. La maladie se présente chaque fois sous une nouvelle forme jusqu'à ce que j'aie continuellement deux ou trois effets de la maladie. Je dirai même que l'on croirait qu'elles veulent être pour moi des *fuqarâs* tellement elles tiennent à moi. C'est un réel attachement (lettre janvier 1952). » Elles n'arrêtent pas le serviteur de Dieu. À ses disciples qui lui demandent de se ménager, il répond, le sourire aux lèvres : « Laissons la maladie faire son travail et moi le mien ! » Il continue ses visites épuisantes et dangereuses en raison des multiples gâteaux et verres de thé bien sucrés que les *fuqarâs* lui offrent par amour, et qu'il ne refuse jamais, par amour.



*La photo de l'adieu - 1951*

Peu avant sa mort, écrit Emile Dermenghem, « il présidait la réunion des frères quand des gens frappèrent à la porte. Une prostituée venait de mourir au quartier réservé ; aucun imâm ne voulait s'y rendre ; le Cheikh alla aussitôt lever le corps, l'accompagna au cimetière, fit les dernières prières et déclara que Dieu l'avait peut-être fait venir ce jour-là à Tlemcen uniquement pour prier sur cette malheureuse. »

Abdallah Redha décrit une de ses dernières pérégrinations : « Déjà lorsque nous arrivâmes à Tlemcen sur le chemin du retour, je trouvais le Cheikh un peu fatigué, avec la fièvre et un mal de gorge. Le lendemain, notre pauvre Cheikh ne pouvait plus se traîner. Il fallut se mettre à deux pour le conduire dans la voiture. La fièvre était forte et il ne pouvait parler vu le feu qui lui brûlait la gorge. Cela ne l'empêcha pas de passer à Sidi-bel-Abbès où les *fuqarâs* l'attendaient. Pour rien au monde il ne voulait les décevoir. Cinq heures durant le Cheikh parla, rit, chanta, rongé de fièvre mais émerveillant les disciples par sa tenue. Lorsque la voiture se mit en marche vers Oran, tous les disciples de Bel-Abbès étaient heureux, et le Cheikh en loque, s'effondra sur le siège. Les disciples étaient heureux et le Cheikh s'épuisait. Comme une bougie, le vénéré Cheikh éclairait l'assistance qui vivait tandis qu'il fondait. Malgré tout, il se traîne dans un coin de la zâwiya et, comme d'habitude, reçoit les visiteurs. On dirait qu'il n'est malade que pour nous, pour ceux qui l'entourent. » Il entreprend une dernière tournée dans l'Est et en Kabylie. Un mois plus tard, il décède à la zâwiya, à peine âgé de cinquante-quatre ans, le 4 juillet 1952.



*L'enterrement – 5 juillet 1952*

Après sa mort, son fils aîné, le cheikh Hadj el-Mehdî reprend le flambeau avec courage et détermination, alors que l'Algérie entre dans une longue et douloureuse guerre de libération. Dix ans, jour pour jour, après la disparition du cheikh Hadj Adda, elle accède à son Indépendance.

« Celui qui a connu le cheikh Hadj 'Adda Bentounes ne peut plus l'oublier. Pour ses disciples, pour ses amis, pour ceux et celles qui l'ont approché, malgré sa mort, il vit et vivra éternellement. »  
(Cheikh Khaled Bentounes, *La fraternité des cœurs*)



*Toutes les communautés réunies : musulmans chrétiens et juifs assistent à ses obsèques*



*Le Darîh (tombeau) du Cheikh*

#### *Cheikh 'Adda par cheikh Khaled*

« J'avais, à l'époque, à peine trois ans et demi et je garde en moi vivant, le souvenir d'une image, revenant sans cesse, comme sortant d'un halo de brume : celle d'un visage au large sourire fleuri d'une belle barbe blanche et que je tirais chaque fois que l'on m'amenait l'embrasser. Le jour de ses funérailles la zâwiya fut en émoi, un nombre considérable de femmes et d'hommes s'agitait en larmes. Leurs pleurs mêlés aux chants et à la récitation du Coran résonnaient partout. Terrorisé et ne comprenant pas ce qui se passait, j'allais d'une pièce à une autre cherchant réconfort et sécurité auprès de ma nourrice qui essayait de m'expliquer, vainement, une chose que je ne pouvais alors comprendre. »





*Le cheikh 'Adda ou  
l'amour incarné*